N° 341 – Octobre 2025 – 3 €

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

330 NUMÉROS EN ACCÈS LIBRE PLONGEZ DANS NOS ARCHIVES

► P.3



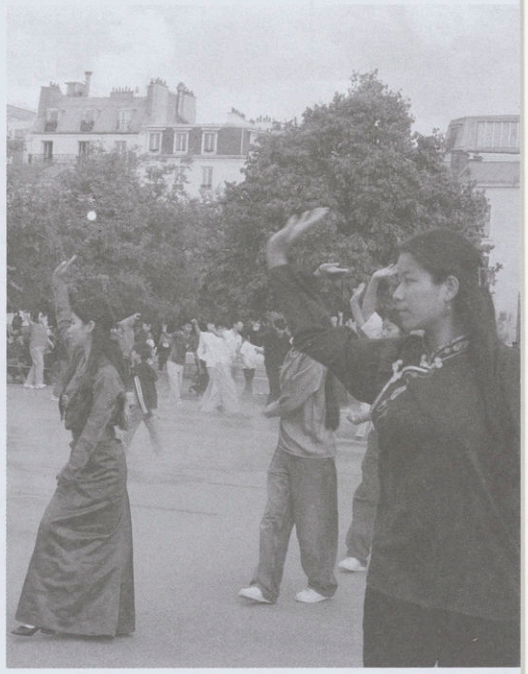
Labit, L- CCO Paris Musées / Musée Carnavalet - Histoire de Paris - Julia Velázquez Charro

UN SURSIS POUR LA RECYCLERIE

► P.11

COMME AU TIBET : DANSER ET JOUER AU JARDIN

► P.6



■ Histoire

L'ANCIEN « BIDONVILLE » DE LA BUTTE

► P. 18-19

■ Portrait

LE DANSEUR DE MARCADET

► P.24

POURQUOI UNE MAISON DES MÉDIAS LIBRES ?

► P.5

édito

ÇA VA SWINGER !

Il y a un an, nous sortions un numéro collector pour fêter les 30 ans de votre journal local préféré. Cette édition spéciale faisait la part belle à nos archives et se voulait être, ainsi, une photographie des trois dernières décennies de notre arrondissement.

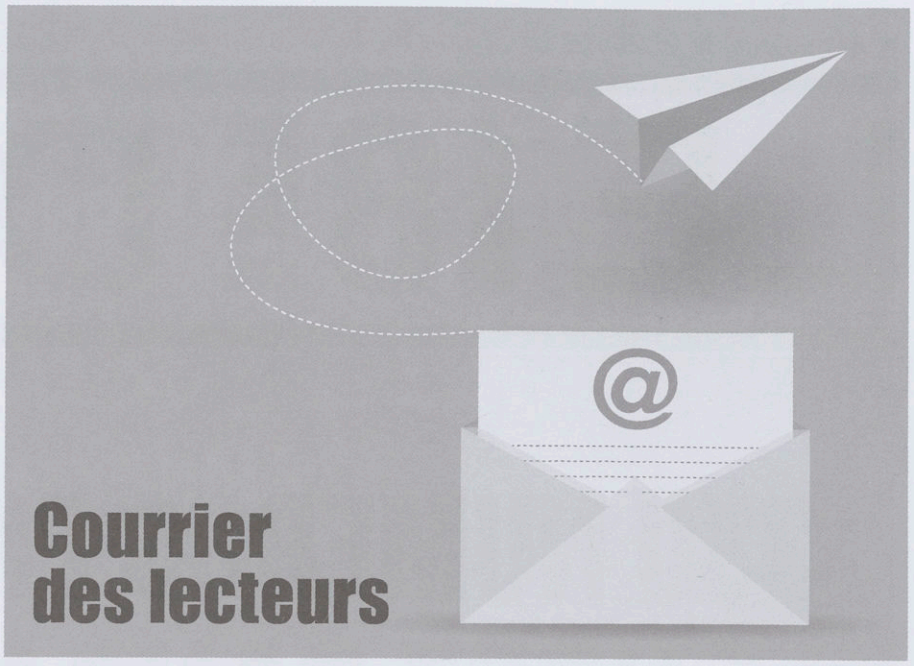
Aujourd'hui, c'est à vous de pouvoir vous plonger dans l'histoire de notre territoire, à travers les yeux et les plumes du *18e du mois*. Et oui, depuis quelques semaines, il est désormais possible de consulter (gratuitement) plus de 300 numéros sur notre site internet.

Un travail de mémoire et d'histoire que nous allons continuer à défendre et proposer dans les mois et les années à venir. Cela commence dès ce numéro d'octobre, dans lequel nous vous racontons l'incroyable histoire du « Maquis de Montmartre », qui fut à la fois bidonville et refuge d'artistes.

L'histoire retiendra peut-être aussi la future Maison des médias libres, fondée et financée par Olivier Legrain, avec qui nous nous sommes entretenus afin d'évoquer les contours de ce projet inédit au 70 boulevard Barbès.

En tout cas, l'avenir nous dira bientôt si la Recyclerie, qui a obtenu un sursis de six mois, va continuer à exister sous sa forme actuelle.

Pour terminer, en plus de nos habituelles rubriques, on vous propose ce mois-ci d'aller danser avec la communauté tibétaine, qui se réunit tous les dimanches aux Jardins d'Éole, et avec Serge Dupont Tsakap, chorégraphe et danseur qui fait le pont entre le 18e et le Cameroun, son pays de naissance. LA RÉDACTION ●



Courrier des lecteurs

Bonjour,

Abonné fidèle de votre journal, je l'apprécie parce qu'il est ouvert aux « forces vives » de l'arrondissement et à la dénonciation des injustices d'où qu'elles viennent. Descendant d'une famille juive alsacienne rescapée du génocide nazi (mon histoire familiale a été documentée), je suis militant à la fois de l'Union juive française pour la paix (UJFP) et du groupe local Urgence Palestine Paris 18e, qui sensibilise une partie importante des habitants et habitantes de l'arrondissement.

Dans le dernier numéro de septembre 2025, vous avez publié un article sur l'intéressant témoignage de Micheline Wlos, rescapée du génocide nazi (la Shoah), venue à la rencontre des élèves de l'école Ferdinand Flocon. À la fin de l'article, Micheline Wlos dit : *« Il faut garder en mémoire que ces choses peuvent se reproduire. Ne l'oubliez pas quand vous serez en âge de voter ».*

Je respecte totalement Micheline Wlos, mais son propos conclusif me fait réagir, parce que justement ces choses se reproduisent actuellement : l'État d'Israël commet au nom des juifs du monde entier un génocide et une épuration ethnique contre le peuple palestinien, ce que reconnaissent de nombreuses instances politiques ou associatives, y compris à l'ONU ou en Israël.

Je serais heureux que votre journal organise une réunion à ce sujet dans un établissement scolaire, et sans inviter le « Conseil (soi-disant) représentatif des Institutions juives de France » pour qui tout soutien efficace au peuple palestinien est antisémite.

Bien cordialement,

JEAN-GUY GREILSAMER

Merci pour votre courrier qui permet de rappeler qu'en effet, un génocide est en cours à Gaza, même si cela n'était pas le propos de notre article sur le témoignage de Micheline Wlos.
Par ailleurs, nous étions présents lors de son intervention au collège Ferdinand Flocon en qualité de journalistes, non en tant qu'organisateurs. Nous serions ravis de faire un reportage lors d'un temps d'échange sur la situation en Palestine dans un établissement scolaire. N'hésitez pas à nous contacter si vous en entendez parler. Bien à vous. ● LA RÉDACTION

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction
Stéphane Bardinet, Dominique Boutel, Ismaël Bouttier, Noël Bouttier, Vivien Boyibanga, Sylvie Chatelin, Noëmie Courcoux-Pégorier, William Even, Marie-Odile Fargier, Danielle Fournier, Annie Katz, Marie-Antoinette Leca, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Maxime Renaudet, Léa Simond-Côte

Photographies et illustrations
Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Victor Quintard, Julia Velázquez Charro

Relecture
Sylvie Chatelin, Élise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart

Rédaction en chef
Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original
Pilote Paris

Première rédactrice graphiste
Isabelle Royère

Bureau de l'association
Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux
Noël Bouttier, Cornélie Paul, Maxime Renaudet

Responsable de la distribution
Anne Bayley

Responsable des abonnements
Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli
Marika Hubert

Directrice de la publication
Sylvie Chatelin

Fondateurs
Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique
Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 31 OCTOBRE 2025

RETROUVEZ LE 18e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
X / @LE18EDUMOIS
INSTAGRAM / LE18EDUMOIS

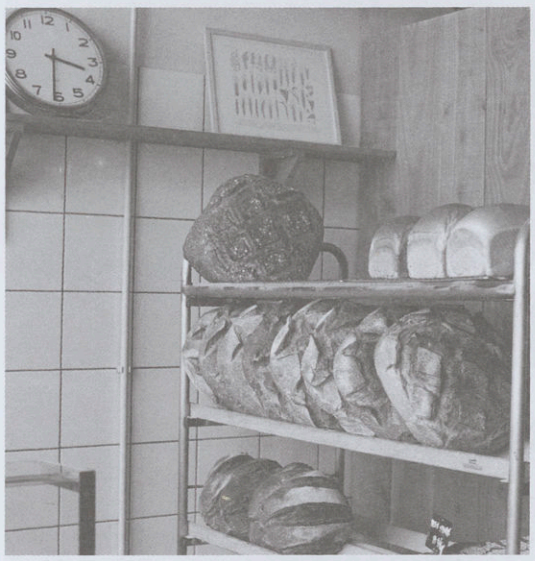
06-10-25 BNF DLP 597

Erratum

Les membres du *18e du mois* auraient-ils abusé des vacances ? Vous auriez bien raison de le croire puisque plusieurs erreurs se sont cachées dans notre édition de septembre. La première, bien flagrante, s'est glissée dans le chapeau de notre article sur la loi Duplomb, qui a fait cet été un *« tollé »*, et non un *« taulé »* comme nous l'avons écrit. Une faute d'orthographe qui mérite une grosse peine de prison.

La seconde était invisible pour le commun des lecteurs et lectrices mais encore plus répréhensible puisque la photo d'Alice Gréjon, boulangère solaire dont nous avons dressé le portrait en dernière de couverture, n'a pas été réalisée par Jean-Claude N'Diaye, mais bien par Julia Velázquez Charro. Pour se faire pardonner, nous publions deux clichés extraits de ce reportage entre farine et levain. Toutes nos excuses. ●

LA RÉDACTION





Julia Velázquez Charro X2

PLUS DE 30 ANS D'ARCHIVES MISES EN LIGNE

Elles sont là ! Après de longs mois de travail, nous sommes fiers de vous annoncer que l'intégralité de nos archives a été numérisée par la Bibliothèque nationale de France.

Désormais, vous allez donc pouvoir consulter, par exemple, le tout premier numéro du *18e du mois*, dans lequel on apprenait que notre arrondissement détenait la médaille d'or du chômage à Paris. Ainsi, depuis novembre 1994, ce sont plus de 300 numéros disponibles gratuitement et en seulement quelques clics puisque c'est notre site internet qui héberge ces archives.

Pour chaque numéro, vous pouvez consulter les articles à la Une, le titre de tous les articles classés par rubrique et accéder à un lecteur PDF permettant de visualiser le journal en entier. Vous pouvez également effectuer une recherche dans les archives, mais pour l'heure, uniquement dans les titres, les articles à la une et le sommaire des numéros et non pas dans les textes des PDF. Toutefois, il est possible d'effectuer une recherche dans chaque PDF.

En attendant que ce volet indexation subisse quelques ajustements, une aide à la recherche est disponible sur notre site.

Financée grâce à vous et à votre vote lors du budget participatif 2022, cette numérisation se complètera au fil des années afin de continuer à enrichir ce travail de mémoire sur notre arrondissement.

Pour celles et ceux qui auraient peur que ces numérisations annoncent, pour notre journal, un virage du papier vers le web, qu'ils se rassurent, *Le 18e du mois* a encore de belles années devant lui. ●

Rendez-vous sur www.l8dumois.info

COMPTE-RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

L'association Les amis du 18e du mois, éditrice du journal du même nom, a tenu son assemblée générale le 3 septembre à la MVAC. Riche de 71 adhérents dont 41 présents ou représentés, elle a pu délibérer, approuvé les rapports financiers et d'activités et élire son nouveau CA*.

Nous n'avons malheureusement pas encore réussi à enrayer la diminution lente mais continue de nos ventes et de nos abonnés. La baisse de la presse écrite est un mouvement général, accentué par la fermeture de certains kiosques ainsi qu'un manque de points de vente.

Cependant, au chapitre des bonnes nouvelles, en plus de l'exploit de sortir tous les mois 24 pages essentiellement réalisées par des bénévoles, l'année 2025 a vu plusieurs belles réalisations. Annoncé lors de l'AG 2024, la mise en ligne de nos archives financée par le budget participatif est (enfin) effective. Pour revivre trente ans de la vie de nos quartiers, c'est sur notre site que ça se passe *(voir ci-dessus)*. Votre journal est maintenant adhérent du Syndicat de la presse pas pareille (SPPP) qui défend *« une presse émancipatrice contre toutes formes de domination et vise à promouvoir les médias indépendants »*. A ce titre, Maxime Renaudet, notre rédacteur en chef a participé au nom du journal au festival Les résistantes autour des luttes écologistes et sociales au mois d'août dans l'Orne.

Cette année, nous avons également mené plusieurs actions d'éducatie et auprès des jeunes de la résidence Raymond Queneau à La Chapelle.

Ces actions, au-delà de leur impact pédagogique, nous ont permis de recevoir une subvention de 6 000€ de la DRAC au titre de l'Education aux médias et à l'information (EMI). ●

SYLVIE CHATELIN, PRÉSIDENTE

*NOUVEAU CA : Dominique Boutel, Noël Bouttier, Sylvie Chatelin, Danielle Fournier, Magali Grosperrin, Annie Katz, Patrick Mallet, Catherine Masson, Lydie Quentin, Frédéric Sultan, Emmanuel Tronquart, Cécile Vialle.

BnF PHS

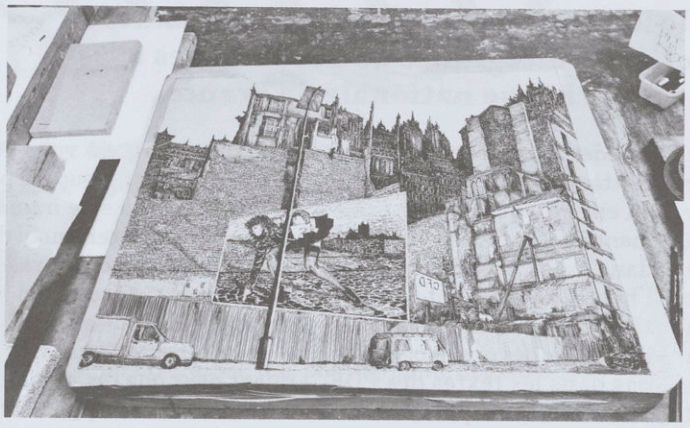
4° FOL JO 32713

CE QU'IL NE FALLAIT PAS MANQUER LE MOIS DERNIER

PAR MAXIME RENAUDET

VENDREDI 5 SEPTEMBRE

Plus d'un an après notre rencontre avec Timothée Li *(voir notre n°326)*, le jeune artiste a exposé une partie de son travail au Poulpe, à quelques mètres de son atelier de la rue Saint-Mathieu. Les habitués de la ressourcerie de la Goutte d'Or ont pu apprécier, tout le mois de septembre, sa série d'œuvres sur l'architecture du quartier et son imagerie. Gravure, lithographie monotype et gravure sur linogravure : quoi de mieux pour s'évader dans une Goutte d'Or fantasmagorique ?



Thierry Maubert

SAMEDI 13 SEPTEMBRE

Née en 1914 à Bogotá, en Colombie, mais naturalisée française en 1927, Solita Salgado était une nageuse de talent – elle a été plusieurs fois championne de France de dos ou de nage libre – et une formidable militaire - elle s'est engagée dans les Forces françaises de l'intérieur en 1944. Son nom a été donné à la nouvelle piscine qui a été inaugurée au 133 rue Belliard, après deux ans de travaux. Ce nouvel équipement de la porte de Saint-Ouen, qui fait plus de 3 000m², dispose de deux bassins (25 m et 15 m), lesquels sont accessibles aux personnes à mobilité réduite. Elle est pas belle la vie ?

SAMEDI 20 SEPTEMBRE

Happy birthday ! L'association Ecobox, gérante du jardin partagé du même nom, a fêté ses 20 ans. À cette occasion, une douzaine d'intervenants ont débattu devant une audience – malheureusement clairsemée – sur l'avenir de la biodiversité et sur les dangers qui la menacent. Initié en 2001 par l'Atelier d'architecture autogérée, ce jardin hors-sol et mobile a eu plusieurs vies. Après la cour de l'ancien Sernam (maintenant Esplanade Nathalie Sarraute), il a déménagé sur une dent creuse juste en face, avant de prendre racine sur un parking désaffecté impasse de La Chapelle, d'abord au sud et maintenant au nord, où il occupe 1 600 m². Vous pourrez retrouver le podcast de la discussion sur le site de la Radio RapTz, qui organisait une semaine plus tard sa fête de rentrée au Shakirail. Et oui, la Rapporteuz d'actions est dans tous les bons coups.

MARDI 9 SEPTEMBRE

À la veille d'une journée de manifestation intense, neuf têtes de porcs, dont certaines taguées de *« Macron démission »*, ont été retrouvées devant des mosquées d'Île-de-France, dont une du 18e arrondissement. Un acte antimusulmans qui pose une nouvelle fois la question d'une ingérence étrangère car, selon le Parquet de Paris, ces têtes ont été déposées par des *« personnes de nationalité étrangère qui ont aussitôt quitté le territoire »*, dans le but visiblement de *« provoquer le trouble au sein de la Nation »*. D'après *Le Canard Enchaîné*, le coup aurait été une nouvelle fois piloté par le Kremlin, qui était déjà derrière des tags antisémites découverts à Paris en 2023 et 2024.

MERCREDI 10 SEPTEMBRE

Le lendemain matin, sur le coup de 5 h 30, des *« Macron démission »* font eux aussi leur apparition dans le 18e. Mais cette fois-ci, on est à la sortie du centre RATP de la rue Belliard. Pour ce premier jour de mobilisation du mouvement « Bloquons tout », lancé mi-août contre le projet de budget du gouvernement Bayrou, une cinquantaine de personnes bloquent l'entrée de cet entrepôt stratégique où se garent 230 véhicules tous les soirs. Mais les forces de l'ordre déployées vont faire usage de bombes lacrymos pour disperser tout ce beau monde.

DIMANCHE 21 SEPTEMBRE

Mise sur pied par l'association Solidarités Asie France (SAF), la cinquième édition de la Journée de Nettoyage a rassemblé plus de 200 participants dans le 18e arrondissement. Pour une majorité issus de la communauté bangladaise et africaine, ils se sont relevé les manches pour offrir aux habitants des rues plus propres et plus accueillantes. Étaient également présents, Anzoumane Sissoko, conseiller de Paris et responsable du Collectif de sans-papiers de Paris *(voir interview dans notre n° 324)*, mais aussi Frédéric Badina-Serpette, conseiller de Paris et délégué du maire à la propreté de l'espace public. Ce geste simple mais symbolique a une nouvelle fois montré *« que les migrants ne sont pas en marge mais font partie intégrante de la société et veulent contribuer à la faire vivre »*. Un beau pied de nez aux fachos !



Nayan Khiang

VENDREDI 26 SEPTEMBRE

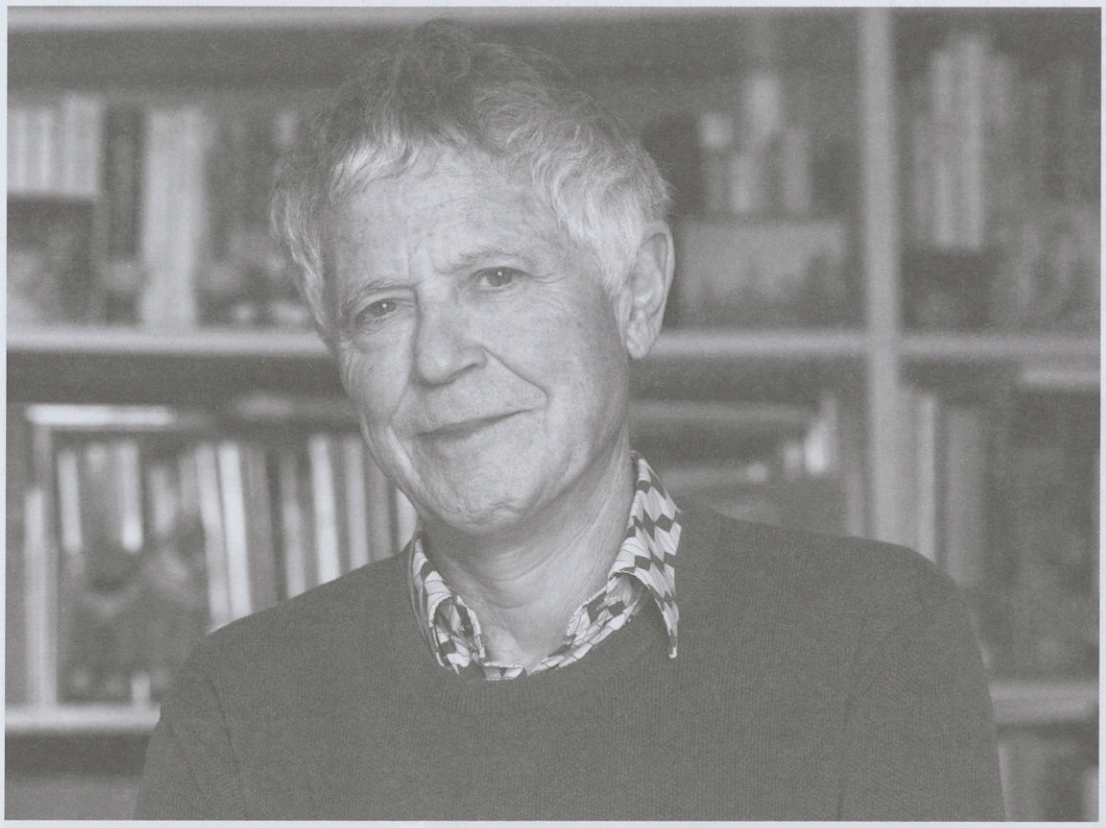
La deuxième saison des Inrocks Super Club, concours permettant de se produire aux Inrocks Festival en 2026, a débuté au Hasard ludique. Cette première joute a rassemblé trois groupes de musique émergents actuels: Gabriel Kröger, héritier de la scène anti-folk anglophone, Oh Non, dont les concerts ressemblent à des cabarets brutalistes, et Vera Daisies qui alterne entre hyperpop et teenage rock. Trois concerts vivifiants qui en appellent d'autres, au Hasard ludique (*voir agenda*) et au PopUp du Label (12e). Alors que les demi-finales et finale auront lieu début 2026, c'est l'artiste cagoulé, Gabriel Kröger, qui a remporté cette première manche chez nous.

SAMEDI 27 SEPTEMBRE

Alors qu'avait lieu un peu partout dans l'arrondissement la fête des rues aux écoles, une nouvelle association du quartier Clignancourt, Coclico 18, a organisé un atelier participatif pour peindre les potelets de la rue Letort, avec les habitants et l'artiste Le Cyklop. L'espace urbain du quartier étant très masculin, l'idée a été de détourner le mobilier urbain pour inclure des formes inspirées des Nanas de Niki de Saint Phalle, pour *« une nouvelle esthétique urbaine symbolisant la diversité, l'égalité et le bien-vivre ensemble »*. Ou quand le street-art, en s'appropriant l'espace urbain, permet de joindre l'utile à l'agréable.

OLIVIER LEGRAIN : « CRÉER UN LIEU DE VIE ET D'INFORMATION LIBRE »

Ancien grand patron devenu psychothérapeute, Olivier Legrain, millionnaire de gauche de 73 ans, est le mécène de plusieurs médias indépendants. Surtout, il a mis la main à la poche afin de lancer la Maison des médias libres qui verra le jour au 70 boulevard Barbès.



Céline Nieszawer & Editions Payot et Rivages

Comment est née chez vous l'idée de fonder une Maison des médias libres ?
Au départ, il y a eu des discussions assez approfondies avec François Gèze, l'ancien patron des éditions La Découverte, avec qui j'ai beaucoup sympathisé. Petit à petit, j'ai commencé à aider les médias puis j'ai eu cette idée que j'ai confrontée avec lui et ce projet de Maison des médias libres est né.

Pourquoi avoir choisi le 18e arrondissement et le 70 boulevard Barbès pour y implanter la Maison des médias libres ?
Objectivement, on voulait que ça se passe dans un quartier dit « populaire » *mais ce n'est peut-être pas le bon terme. Après, c'est une négociation avec la Ville de Paris car c'est elle qui vend le lieu. Donc il y a eu de très très longues discussions depuis de très nombreuses années. On avait failli gagner l'appel à projet* « Réinventer Paris » *qui était plutôt à Charonne, mais finalement ce sera le 70 boulevard Barbès. Ça semble être un bon arrondissement pour tous les gens qui vont être dans cette Maison des médias libres et ça correspond à l'esprit de ce que tout le monde voulait qu'on incarne. S'installer boulevard Barbès, c'est porteur de symbolique et j'aime beaucoup les symboles.*

Que contiendra concrètement ce lieu ?
On va y trouver à peu près 4 500m², un peu plus de 300 postes de travail pour différents médias et maisons d'édition, une grande salle de débat de plus de 200 personnes et des studios d'enregistrement assez sophistiqués. Au-delà de ce qu'on y trouvera, le but c'est qu'on puisse aussi y accueillir un maximum de public et que ça devienne un lieu de vie, un lieu d'information pluraliste et libre, et un lieu en communication le plus possible avec les gens qui vivent dans cet arrondissement et autour du 70 boulevard Barbès.

Sera-t-elle aussi orientée vers l'éducation aux médias ?
Oui, je pense que c'est un thème qu'on va essayer de porter. Mais je me rends compte que tant qu'on n'est pas sur place et que rien n'a commencé, on a beaucoup de mal à se projeter. Mais oui, bien sûr, c'est l'objectif aussi.

Justement, comment ce lieu va-t-il être piloté ?
Il y a un pilotage tripartite avec les médias dont Agnès Rousseaux, directrice de La Vie ouvrière *et Augustin Naepels, le directeur financier et cofondateur des* Jours, *sont les deux vecteurs les plus importants. Il y a aussi la Foncière solidaire Bellevilles et moi.*

Mais vous ne participerez pas au pilotage interne ?
Financièrement j'aide beaucoup, mais j'ai également créé il y a cinq ans un fonds de dotation pour les personnes exilées et on ne peut pas être juge et partie. Donc je veux que ce soient bien les médias qui s'autogèrent et ne surtout pas reproduire ce que les autres investisseurs français font quand ils achètent des médias.

En parlant d'argent, quel va être le modèle financier de ce lieu ?
C'est assez compliqué, donc on verra ensuite la structure financière finale. Là, on approche du moment où on va signer l'acte final avec la Ville de Paris, donc on est dans la dernière ligne droite. Je pense que ce sera fait avant la fin d'année.

Dernière ligne droite qui intervient à un moment politiquement important, comme vous l'expliquez dans votre livre *Sauver l'information de l'emprise des milliardaires*, publié aux éditions Payot en mai dernier.
Oui, et d'ailleurs, on l'a coécrit avec Vincent Édin au moment où j'ai signé la promesse d'achat il y a environ un an avec la Ville de Paris. La sortie du bouquin et la Maison des médias libres forment un ensemble, c'est ce que je pouvais essayer d'apporter de plus à cette cause. Sans oublier que j'ai énormément aidé de médias gauches depuis une dizaine d'années, quand j'ai arrêté mon métier d'industriel et que je suis devenu thérapeute. Je suis très lié à cette formule d'Hannah Arendt qui dit que, dans une démocratie, les trois choses les plus importantes sont la liberté des médias (presse, édition), la science (je suis un ingénieur) et la justice. Bon, la justice je ne pouvais pas faire grand chose mais j'avais l'impression que je pouvais porter un combat pour la presse et l'édition.

Comment des médias locaux, qui ont une visibilité et des moyens restreints, peuvent avoir leur place dans cette Maison des médias libres ?
Il faut qu'ils s'inscrivent et qu'ils viennent aux réunions.

Nous avons été informés de la fermeture du centre d'hébergement d'urgence du 70 boulevard Barbès ***(voir page 13)*****. Que pouvez-vous nous en dire ?**
Je ne suis pas ce problème de très près, mais j'ai demandé qu'on agisse dans l'ordre le plus correct possible. J'ai prolongé plusieurs fois les contrats et dit qu'on n'avait pas besoin de ce lieu tant qu'on n'aurait pas signé l'acte d'acquisition et fait les travaux. Ce qui laissait le soin à la Ville de Paris de traiter le mieux possible les familles. Je sais que beaucoup de choses ont été faites et que d'autres sont en cours mais n'ont pas encore été totalement finalisées si j'ai bien compris. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR MAXIME RENAUDET

UN DIMANCHE APRÈS-MIDI AVEC LES TIBÉTAINS

Pique-nique, danse et jeux de cartes, aux Jardins d'Éole, la communauté tibétaine parisienne se retrouve chaque dimanche pour conserver vivantes ses traditions et sa culture.

Il fait beau en ce début septembre. Mais peu importe, comme tous les dimanches après-midis, les Tibétains d'Île-de-France se retrouvent aux Jardins d'Éole. Un pique-nique géant s'improvise sous l'ombre des arbres qui ont du mal à accueillir les centaines de participants, venus en famille ou par petits groupes. On quitte les chaussures – ou pas – pour s'installer sur la grande passerelle basse en bois qui longe les jeux, pris d'assaut par de nombreux jeunes enfants. Assis en tailleur, des hommes jouent aux cartes, aux dés, avec un plateau et un gobelet en bois et misent avec des cauris, des petits coquillages. De grandes exclamations ponctuent les échanges et sur les visages alternent sérieux et éclats de rire. Les femmes ont monté sur de toutes petites tables basses des mini-étals où on peut venir s'approvisionner en beignets de diverses formes, manger des « bouta », petites boules de pâte collante qu'on trempe dans un verre rempli de sauce qui lui donne un peu de goût. Partout, de grands bidons isothermes permettent de boire du thé.

Danser ensemble pour garder ses racines

Depuis septembre 2022, à l'initiative de l'association Khata Karpo et d'un exilé tibétain arrivé d'Inde, on danse ! C'est la communauté qui s'organise. Une musique s'échappe du centre de l'amphithéâtre des Jardins d'Éole et peu à peu les danseurs de tous âges s'installent en un cercle qui tourne en rythme. Des femmes en longue robe soyeuse, quelques hommes avec une veste brodée de motifs colorés, des enfants : tous participent dans une chorégraphie collective improvisée. On se filme, on fait des photos de ces scènes, échos d'un pays lointain, on s'interpelle et on dialogue en tibétain, parfois on chante.

En France, en 2024, on compte environ 10 à 15 000 Tibétains réfugiés, principalement installés à Paris et en région parisienne. Depuis 1959, plusieurs dizaines de milliers de Tibétains se sont exilés en Inde, où se sont installés le gouvernement tibétain en exil et leur chef spirituel, le Dalaï-Lama. C'est alors que la France reçoit ses premiers réfugiés tibétains, après l'incorporation forcée du Tibet à la République populaire de Chine. Cet exil s'est poursuivi et d'autres exilés sont arrivés, au détour des années 2005/2008. *« Les lieux de la communauté se diversifient avec le quartier Stalingrad-La Chapelle et les Jardins d'Eole, où les restaurants se multiplient, de même que certaines communes de la Petite Couronne voient les familles se regrouper,* remarque Hélène Dorseuil, fondatrice en 2017 de l'association Khata Karpo. *Des "écoles du dimanche" sont même instituées pour que les enfants nés et scolarisés en France puissent apprendre et conserver l'usage de la langue tibétaine ».*

C'est bien la culture qui soude cette communauté ayant fui son pays pour des raisons de Droits de l'homme. Dans notre arrondissement, elle est en tout cas bien déterminée à conserver vivantes les valeurs et la culture du Tibet, de plus en plus menacées dans leur pays. ● DANIELLE FOURNIER











Julia Velázquez Charro x5

Sur l'esplanade principale des Jardins d'Éole, deux cercles tournent en dansant autour d'une enceinte, au son de musiques tibétaines. Les musiques qui s'enchaînent sont à l'image des danseurs : tous les âges, tous les styles. La danse est tranquille et chacun est libre de rejoindre ou quitter le cercle.

CENTRES DES IMPÔTS : APRÈS LA DÉSORGANISATION, LA FUSION TOTALE ?

Face à une situation de plus en plus intenable, autant pour les usagers que pour les agents, le dernier centre des impôts de l'arrondissement tire à nouveau la sonnette d'alarme.

Nous le révélions en avril dernier : entre la réduction des horaires d'ouverture, des effectifs en baisse et une augmentation des burnouts, le centre des impôts de la rue Eugène-Carrière est à la peine *(voir notre n° 336)*. Six mois plus tard, visiblement, rien n'a changé. Au contraire, puisque l'intersyndicale des Finances publiques a organisé une matinée de mobilisation le mercredi 17 septembre pour dénoncer « *la maltraitance des usagers et des agents* ».

Jusqu'en 2022, il y avait deux centres des impôts dans le 18e avec celui de la rue de Boucry. Mais ça, c'était avant la création en 2021 du Nouveau réseau de proximité (NRP) qui a engendré sa suppression l'année suivante. D'ici 2028, cinq autres centres parisiens supplémentaires (11e, 16e, 12e, 13e et 19e) vont subir le même sort.

C'est en partie pour protester contre ce fameux NRP que de nombreuses personnes se sont réunies. Elles craignent, en effet, qu'après le regroupement des deux sites, soit opérée une fusion complète, accompagnée de suppressions de postes. Une situation qui serait difficile à tenir pour les agents et les usagers. D'autant qu'actuellement, un seul accueil est maintenu pour les deux services des impôts des particuliers, si bien que vous ne savez pas forcément si vous avez affaire à un agent de votre service (Boucry ou Carrière) et si votre dossier pourra être bien suivi.

Rendez-vous au Sénat

Ce 17 septembre, devant le centre des impôts des Grandes-Carrières, ouvert seulement trois jours par semaine, de 8 h 45 à 12 h 45, des militants syndicaux des Finances publiques de Paris (CGT, Solidaires et Force ouvrière) étaient présents, soutenus par plusieurs élus de l'arrondissement. Parmi eux, le sénateur Ian Brossat (PCF), la députée Léa Balage El Mariky (EELV/LÉ), l'adjointe au maire du 18e en charge de l'emploi, Gabrielle Siry-Houari (PS) et la députée Danièle Obono (LFI).

Cette dernière avait d'ailleurs déposé en 2023 une proposition de loi sur la réouverture des accueils physiques dans les services publics, visant notamment à ce qu'aucune démarche administrative ne soit accessible uniquement par voie dématérialisée. Deux ans plus tard, alors qu'on la croyait enterrée, elle devrait être examinée prochainement par le Sénat. Son homologue communiste, Ian Brossat, a annoncé lui préparer une question écrite à la Chambre haute. ●

WILLIAM EVEN

LA FABRICK SISTER : ODE GOURMANDE À LA SORORITÉ

Telle le Petit Poucet, Farida sème ses petits restaurants sympas.



Et de trois ! La nouvelle Fabrick a ouvert cet été à l'angle des rues Affre et Cavé, après celles de la rue Myrha puis de la rue Ordener. Très attendue dans le quartier après de longs mois de travaux, la Fabrick Sister créée de toutes pièces par Farida Yahmi, comme les deux précédentes, éclaire ce carrefour avec ses grandes baies vitrées, ses rideaux rayés orange et brun et sa terrasse sur le trottoir. À l'intérieur, un décor toujours très personnel qui s'inscrit dans la mixité du quartier : parquet blond, murs de pierres apparentes, tables et fauteuils vintage, luminaires en vannerie, cuisine ultra-moderne rutilante et fresque murale évoquant le Maghreb, présent aussi dès l'entrée, avec cet ensemble de théières de couleur accrochées au mur. Et cette phrase évocatrice, au-dessus des fourneaux : « *La table rassemble ceux que le monde sépare.* »

Au menu, des pizzas, des salades superbes au nom des rues du quartier (Léon, Richomme, Poissonniers, etc) accompagnées de pommes de terre sautées à l'ail à tomber, brochettes et grillades du jour et maintenant, vendredi et samedi, un délicieux couscous. Et toujours, les pâtisseries orientales, la tarte tatin, le fondant au chocolat, délicieux aussi dans la journée avec un café, un thé à la menthe, une verveine ou un jus de bissap. Au total, une trentaine de couverts dans les deux salles, un espace beaucoup plus vaste que celui des deux autres Fabrick.

Au sous-sol, la cave est aménagée en salon accueillant et peut être réservée pour des fêtes, des anniversaires, des réunions. Elle accueille déjà des cours de yoga et des ateliers lecture.

Pourquoi Fabrick Sister ? Parce que c'est la petite dernière de la série ou parce que chacun des lieux est tenu par l'une des trois sœurs ? « *Peut-être un peu les deux* » répond Farida dans un sourire malicieux. ●

A.K

La Fabrick Sister, 9 rue Cavé, du lundi au samedi (et bientôt aussi le dimanche) en continu de 9 h à 22 h. Pizzas de 10 à 15 €, plats à 14 €, salades 12 à 14 €, desserts 4 à 6 €, part de pizza avec salade 11 €.



DR

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

LUNDI 3 NOVEMBRE

A 18 h 30 en mairie.

CONSEILS DE QUARTIER

MARDI 14 OCTOBRE

La Chapelle–Marx Dormoy à 18 h 30 (voir le lieu annoncé prochainement sur mairie18.paris.fr)

TOUS LES MERCREDIS ET SAMEDIS

Dessiner etc

Les ateliers des Xérographes ont repris depuis la rentrée : pour les enfants et ados, dessins de BD et mangas les mercredis de 13 h 30 à 15 h 30 et les samedis de 15 h 30 à 17 h 30 ; pour les adultes et séniors les samedis de 11 h à 13 h plus une fois par mois à 18 h. 19 rue Cavé. Infos sur xerographes.free.fr

JUSQU'AU 6 OCTOBRE

Vacances de Toussaint

Dernière limite pour inscrire ses enfants aux centres de loisirs pendant les vacances d'automne. Plus d'infos sur paris.fr

Les Inventeurs proposent pour les 6-12 ans et les 12-15 ans des ateliers de bricolage et de menuiserie de 9 h 30 à 17 h, déjeuner inclus. Plus d'infos sur contact@lesinventeurs.fr et 12 esplanade Nathalie Sarraute. À réserver sans tarder car plusieurs stages sont déjà complets.

DU 6 OCTOBRE AU 2 NOVEMBRE

Paysage

En lien avec la Fête des vendanges, une exposition des toiles de Laurent Gilbert à La Ville A des Arts, 15 rue Hégésippe Moreau de 11 h à 19 h.

MARDI 7 OCTOBRE

Métiers

Le Forum des métiers propose de découvrir ceux qu'offre la Ville de Paris. De 14 h à 18 h en mairie.

DU 7 AU 31 OCTOBRE

Migrer

Exposition collective sur les traces laissées par les migrations dans les paysages, les récits, etc. Au centre Paris Anim' Jean-Michel Martial, 9 rue Tchaikovski.

MERCREDI 8 OCTOBRE

Spectacle au jardin

Conte en plein air par la Compagnie Cambalache à 16 h au square Léon.

NATURE

UN CORBEAU DE MER À PARIS

C'est l'automne et ils arrivent, traversant le ciel en forme de V ou filant au ras de l'eau au-dessus des lacs et fleuves. Qui ça ? Les grands cormorans bien sûr !

Si la Ligue de protection des oiseaux (LPO) les estime à environ 550 couples, les grands cormorans franciliens sont rejoints à partir d'octobre par des contingents venus de l'Est, de plus en plus importants à mesure que le froid s'intensifie.

Le grand cormoran est un bel oiseau d'environ 1,50 m d'envergure, au plumage noir de loin mais aux nombreuses nuances vu de près. La sous-espèce continentale, Phalacrocorax carbo sinensis, arbore en plumage nuptial un visage blanc et une tache blanche sur le flanc. Les jeunes possèdent quant à eux un plumage brun et un ventre blanc. Les pieds palmés sont impressionnants, la queue est courte et le long bec est crochu à son extrémité. Les yeux vert émeraude méritent d'être admirés de près ou à la jumelle.

Les grands cormorans – surnommés corbeaux de mer – sont essentiellement piscivores et pêchent isolément dans les petits espaces, mais peuvent pratiquer une pêche collective sur la Seine ou sur les lacs des bois de Boulogne et Vincennes. Ils encerclent alors les poissons comme dans une nasse et plongent pour les capturer, leur corps fuselé faisant alors merveille. Malgré un bec qui semble fin, ils peuvent maîtriser une grosse carpe ou un long brochet et l'avaler tout cru en dilatant leur gosier. Profitant de la prolifération d'écrevisses exotiques, ils traquent ces crustacés avec ardeur et les dévorent en grande quantité.



Jacky Libaud

Attention aux fientes

Une fois leur repas pris, ils s'installent au sol ou sur un arbre pour digérer et s'occuper de leur plumage, leurs ailes ouvertes les faisant ressembler à des aigles héraldiques. Ils libèrent alors de longues fientes blanches et gare au banc installé sous un arbre servant de perchoir, comme au bord du canal Saint-Martin. S'il n'y a pas de bassin assez grand pour accueillir les grands cormorans dans le 18e, on peut les voir survoler notre arrondissement de leur vol direct et silencieux, aux battements d'ailes raides et rapides.

Levons donc les yeux et à la fin du mois, nous aurons peut-être la chance de voir passer d'autres V, cendrés et bruyants, ceux des grues et des oies.●

JACKY LIBAUD

Bénéficiez de 10% de réduction*

Institut Privé CAMPUS LANGUES

CAMPUS LANGUES

vous propose TOUT AU LONG DE L'ANNÉE :

- Cours d'anglais intensifs en présentiel
- Coachings d'anglais général ou professionnel à distance
- Préparation aux tests et examens linguistiques
- Cours de français (FLE)
- Activités culturelles
- Ateliers thématiques



Institut Privé CAMPUS LANGUES
Tel : 01 40 05 92 42 ou 06 63 04 60 69
info@campuslangues.com
www.campuslangues.com

*sur présentation de l'annonce du journal.

Aux portes du 18e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

Imprimerie baron & fils

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR / BLANC - KAKEMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc...

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossier de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc...



PROMOPRINT imprimerie offset & numérique
5, rue Olof Palme, 92110 Clichy • Tél. 01 53 41 62 00
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

QUAND LA SCÈNE PARLE TOUTES LES LANGUES

Basée à la porte Montmartre, la jeune association Racines barbares met à l'honneur la diversification des langues extra-européennes.

On a peine à le croire, mais c'est devant une tarte à la rhubarbe meringuée que les deux fondatrices de l'association, Géraldine Baron et Elvire Gaucher, lui ont trouvé ce nom. Quand elles expliquent pourquoi, cela semble évident : Racines barbares, c'est en effet la traduction littérale de rhubarbe, « ru » en grec pour « racines», et « barbe » pour « barbare/berbères », deux termes que les conquérants appliquaient aux langues qu'ils ne comprenaient pas.

Les deux jeunes femmes se sont rencontrées à Strasbourg, où la première écrivait son mémoire de recherche sur la question de l'identité et de l'altérité dans la narration, tandis que la seconde s'était formée comme tisserande et tissait pour des spectacles. Elles ont rapidement compris qu'elles avaient des intérêts et des convictions en commun, les questions d'interculturalité et du plurilinguisme par le biais du spectacle vivant, mais aussi la permaculture. Géraldine s'implique très vite dans des associations de quartiers, des centres de ressources et ces expériences renforcent sa conviction qu'il est nécessaire de revaloriser toutes les langues présentes sur notre territoire (arabe, bambara, wolof, vietnamien, etc.), cela au bénéfice du développement des enfants. Il y a un an, elles fondent donc l'association qui s'implique rapidement dans des centres d'hébergement d'urgence, des centres médico-sociaux ou des bibliothèques du 18e.

La langue devient un jeu

Le fond de la réflexion qui anime l'association, c'est en effet la diversification des langues plutôt que leur réduction. « *Par expérience et suite à de nombreuses recherches, il est clair à présent que l'intégration ne passe pas par la disparition de la langue maternelle, mais au contraire, par sa valorisation et son assimilation* », constate Géraldine. Et oui, plus on parle de langues, plus leur apprentissage devient facile, et plus l'apprentissage de la langue du pays d'accueil s'en trouve facilitée.

« *Transmettez votre langue à vos enfants* » est l'un des messages que l'association veut porter. Mais force est de constater qu'il n'existe pas vraiment de support pour ce plurilinguisme. Par exemple, si les bibliothèques possèdent des ouvrages dans différentes langues européennes, elles n'ont quasiment pas d'ouvrages dans des langues extra-européennes. C'est là qu'intervient Géraldine Baron et son outil, le kamishibaï, cette forme de théâtre de rue japonais (en papier ou en bois), avec lequel on raconte des histoires grâce à des cartons dessinés que l'on glisse au fur et à mesure dans le théâtre. Elle y propose des histoires, souvent interactives, dans lesquelles elle intègre des mots, des expressions issues de différentes langues, et même de langues imaginaires. « *À la fin, les enfants ont tout à fait compris l'histoire, ce qui va au-delà de la langue* » explique-t-elle.

Cette souplesse lui permet de s'adresser à différentes populations et d'initier des ateliers, des spectacles destinés plus particulièrement aux enfants du 18e. « *Le kamishibaï permet de résoudre la problématique de non-valorisation de certaines langues maternelles et de donner envie aux enfants de lire et de se raconter dans plusieurs langues* », constate Géraldine. Grâce au spectacle vivant, la langue devient un jeu et non plus un obstacle ! ●

DOMINIQUE BOUTEL

L'ARENA RECHAUSSE LES BASKETS

Après un exercice 2024/2025 couronné de succès, le Paris Basketball doit faire face à de nouveaux défis, dont la prestigieuse Euroligue. Ça tombe bien, en octobre, le club accueille une pléiade d'écuries européennes.

La saison précédente a été un cru exceptionnel pour le sport parisien. Le club de football de la capitale a tout raflé sur la scène nationale et européenne en soulevant la Ligue des champions, avant de se faire rejoindre dans le championnat de Ligue I par son voisin du Paris Football Club, racheté par une filière de LVMH, propriété du milliardaire Bernard Arnault. Moins médiatisé, le Paris Basketball a aussi vécu une saison pleine de paillettes. Le club, qui évolue à l'Arena de la porte de La Chapelle a fait sa saison des premières. Il a gagné sa première Coupe de France *(voir n°337)*, son premier Championnat de France et il a surpris tout le monde pour sa première participation dans la prestigieuse compétition qu'est l'Euroligue. Cette saison exceptionnelle aura été celle de la célébration, d'autant que les supporters ont aussi participé à faire le show. C'est cette énergie en tribune qui a marqué l'acteur français Omar Sy, nouveau co-propriétaire du club depuis juin dernier. Malgré la perte de leur coach Tiago Splitter, remplacé par l'Italien Francesco Tabellini, et de joueurs importants, le champion de France en titre aura des défis de taille cette saison : continuer à être spectaculaire pour les yeux du public tout en gagnant des titres.

Après une victoire sur le parquet de Gravelines-Dunkerque (66-109) en ouverture de la saison de Pro A le 27 septembre, le Paris Basketball s'est ensuite déplacé en Turquie et en Serbie pour le compte des deux premières journées d'Euroligue. Pour les voir remettre le feu à l'Arena, il faut attendre la semaine du 9 octobre avec trois matchs consécutifs : les Italiens de Virtus Bologna puis leur ennemi monégasque et enfin les Basques du Saski Baskonia. Vont-ils réussir à confirmer leur belle saison précédente malgré les nombreux changements estivaux ? Réponse à l'Arena de la porte de La Chapelle. ●

ISMAËL BOUTTIER

Clips
Dans le cadre du festival Sonorama de la Maison de la conversation, exposition et projection de clips mettant en avant des artistes émergents. De 15 h à 17 h au 10 rue Maurice Grimaud.

Résistances
Rencontre avec l'anthropologue Chowra Makaremi autour de son livre *Résistances affectives* sur la force révolutionnaire du féminisme dans les soulèvements contemporains. À 19 h 30 à la librairie Le Pied à terre, 9 rue Custine.

LES 8 ET 15 OCTOBRE

Menuiserie
Deux ateliers pour apprendre à fabriquer des supports pour plantes. De 14 h 30 à 17 h au centre Paris Anim' Jean-Michel Martial, 9 rue Tchaikovski. Inscription au centre ou au 01 58 20 58 00.

JEUDI 9 OCTOBRE

Adolescence
Discussion avec Fatima Daas autour de son second livre *Jouer le jeu* après le succès de *La petite dernière*. À 19 h à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha. D'autres événements sur le site laregulierе.fr

SAMEDI 11 OCTOBRE

Pépites
Dans le cadre de la Fête des vendanges, rencontre avec de jeunes talents du 18e autour du street art, du sport et de la cuisine. De 15 h à 17 h à la Maison de la conversation, 10 rue Maurice Grimaud.

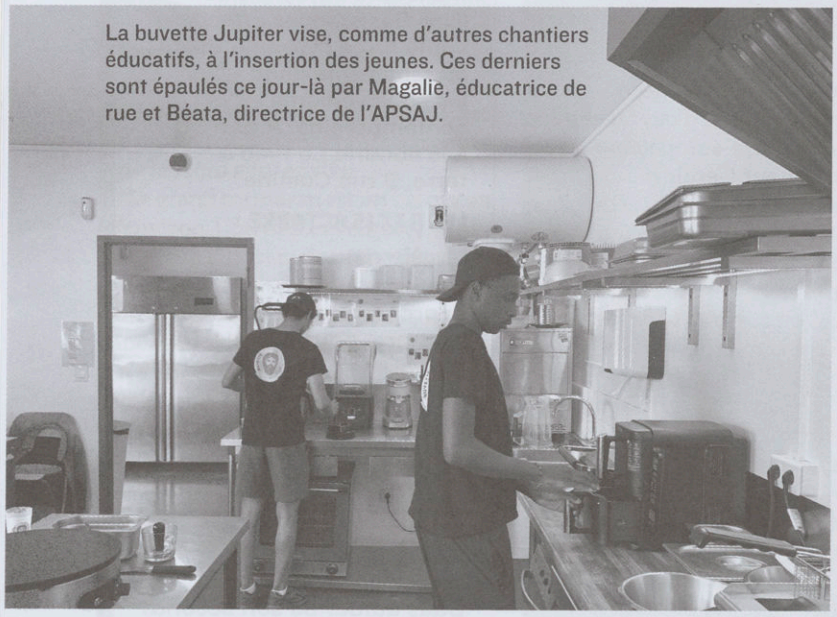
Troupeau
Rencontre avec Sarah Cheveau autour de son livre *Troupeau* qui raconte la vie du troupeau au fil des saisons. De 16 h 30 à 18 h 30 à la librairie La Régulière.

Ecrire, filmer
Deux ateliers à la bibliothèque de la Goutte d'Or, 2-4 rue de Fleury. L'un de 11 h à 13 h pour les adultes qui souhaitent écrire pour les jeunes. L'autre de jeux vidéos pour les 7-12 ans à partir de 15 h 30.

L'infini
Le programme spatial se poursuit à la bibliothèque Robert Sabatier avec la projection de quatre courts métrages d'animation. À partir de 8 ans au 29 rue Hermel. Sur inscription à bibliotheque.robert-sabatier@paris.fr.

PRÉVENIR LES RISQUES DE RUPTURE

Connue à travers la figure de l'éducateur de rue, la prévention spécialisée est un dispositif unique en France. Pour mieux comprendre ses actions concrètes avec les jeunes, Le 18e du mois est allé à la rencontre de l'APSAJ, une association qui travaille dans deux quartiers de notre arrondissement.



La buvette Jupiter vise, comme d'autres chantiers éducatifs, à l'insertion des jeunes. Ces derniers sont épaulés ce jour-là par Magalie, éducatrice de rue et Béata, directrice de l'APSAJ.



Victor Quintard x3

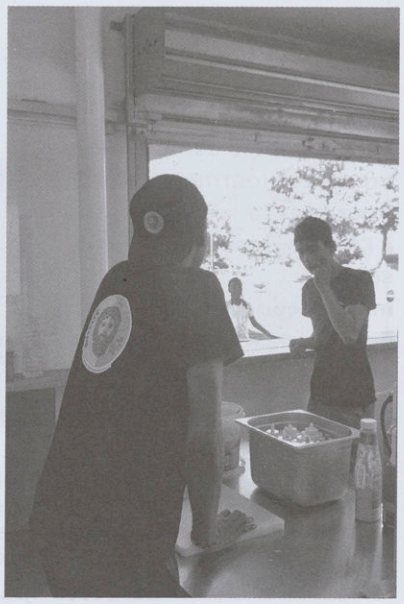
Ici à la buvette on a réussi à pacifier le conflit entre les jeunes des 18e et 19e arrondissements. Elle participe à la modification du regard des habitants ». Celle qui parle ainsi, c'est Béata, la directrice de l'Association de prévention spécialisée et d'accompagnement des jeunes (APSAJ) qui intervient notamment à la Goutte d'Or et la Chapelle sud, deux quartiers où le taux de chômage des jeunes est élevé. Cette association est née en 2017 de la fusion de deux autres structures historiques : l'Association du développement culturel et loisir des jeunes de la Chapelle et la Maison des copains de La Villette.

La prévention spécialisée vise, selon Béata Michou, « *à diagnostiquer les problèmes et les ressources de jeunes en situation de vulnérabilité, afin de prévenir les risques de rupture avec la société* ». Sur les deux quartiers du 18e (c'est la même chose dans le 19e), une dizaine d'éducateurs de rue interviennent dans les espaces publics. Pour la directrice de l'APSAJ, ces éducateurs sont là pour assurer une présence sociale « *afin de rencontrer des jeunes, les approcher, les accrocher et les attacher affectivement pour ensuite les laisser se détacher et devenir autonomes* ».

Des techniciens de relations

Contrairement aux idées reçues, ces éducateurs de rue ne passent pas tout leur temps dans l'espace public, pour aller vers les jeunes entre 10 et 25 ans. Ils leur proposent aussi de nombreux projets tout au long de l'année, visant notamment à conforter leur estime de soi. Il peut s'agir de séjours, de chantiers éducatifs ou d'activités de loisirs et culturelles. Par exemple, récemment, un groupe d'une dizaine de jeunes de l'APSAJ a donné un spectacle en langue des signes au collège Aimé Césaire. Et régulièrement, certains jeunes prennent part à l'organisation de fêtes de quartier, comme celle de la Goutte d'Or, et participent à des tournois de foot, à des maraudes ou au ramassage des encombrants. On peut aussi admirer leur travail à Quartier libre, la cantine de quartier où ils ont construit des terrasses et des bacs à plantes en bois, pour transformer la petite cour en jardin fleuri.

Ces éducateurs, que Béata Michou appelle les « techniciens de relations », sont « *au centre de l'accompagnement des jeunes, sans se prétendre spécialistes de toutes les problématiques qu'ils peuvent présenter* ». Ils nouent des partenariats avec différents acteurs dans les domaines de la famille, de l'école, de la santé ou du travail. Magalie, éducatrice depuis vingt ans à l'APSAJ, explique les grandes lignes de la méthode permettant d'entrer en contact avec ces jeunes : « *On se fond dans leur territoire, on essaie de comprendre leur manière de l'occuper. Par exemple, si les jeunes se réunissent à cet endroit l'hiver, je vais faire en sorte de passer par là plus souvent pour entretenir la relation.* »



Dans cette optique, la buvette des jardins d'Éole, ouverte en 2021, vise à l'insertion des jeunes. Accompagnés par les éducateurs, ils y travaillent contre une petite rémunération. Pensée dans le cadre du laboratoire d'expérimentation auquel participent des chercheurs, cette innovation contribue à changer le regard des habitants et des institutions, comme la police. Ce lieu est aussi à la croisée du 19e arrondissement où des rixes graves ont eu lieu entre bandes de quartiers rivales en 2016 autour du pont Riquet. La buvette permet de faire le lien entre ces jeunes afin d'apaiser les tensions existantes. Depuis cette date, plus aucune rixe importante n'a opposé des jeunes des deux arrondissements.

Un résultat qui devrait inciter à soutenir ce travail, pourtant souvent menacé. ● ISMAËL BOUTTIER

Les fondements de la prévention spécialisée

Après la Seconde Guerre mondiale, des pédopsychiatres, des juges et des prêtres ont eu l'idée d'aller vers les jeunes (à partir de 12 ans) dont les parents n'étaient pas revenus des camps de concentration. Ils cherchaient à prévenir les vols à une époque où l'adolescence n'était pas reconnue comme une phase du développement humain. Depuis 1972, un arrêté précise les principes de la prévention spécialisée visant à entretenir une relation de confiance auprès des jeunes. Il s'agit, entre autres, de leur proposer des actions éducatives en libre adhésion et dans le respect de leur anonymat. Aujourd'hui, en France, on compterait moins de 4 500 éducateurs et éducatrices de rue. Un chiffre qui risque malheureusement de baisser encore dans les années à venir car la profession continue à être victime de coupes budgétaires. ● I.B.

SIX MOIS DE SURSIS POUR LA RECYCLERIE

En septembre, nous évoquions la potentielle disparition de ce tiers-lieu, mis en redressement judiciaire. Quelques semaines plus tard, la situation a quelque peu changé.

A la tête de la société Sinny & Ooko, qui gère La Recyclerie, Stéphane Vatinel nous confiait le mois dernier qu'un protocole d'accord avait été signé fin juillet avec un repreneur, afin de poursuivre le projet de La Recyclerie. « *On est en train d'essayer de remettre en place l'activité de restauration/boisson puis de mettre sur pied une programmation qui nous permette d'avoir une fréquentation garantissant un certain niveau de revenu hebdomadaire* », nous expliquait-il, ajoutant qu'il faudrait « *rassurer le tribunal sur la capacité du repreneur à vraiment prendre le relais.* »

C'est ce qui semble s'être produit le 9 septembre puisque le président de Sinny & Ooko nous a confirmé que le tribunal de commerce avait validé la poursuite de l'activité pour six mois supplémentaires : « *C'est une très bonne nouvelle, car cela nous permet de continuer la remise en forme de la Recyclerie et la consolidation avec nous nouveaux partenaires.* »

D'après nos informations, il semblerait que la chaîne de pubs/restaurants irlandais, O'Sullivans, déjà présente à Pigalle, soit de la partie. Questionné sur l'identité des futurs nouveaux partenaires et repreneurs, Stéphane Vatinel ne nous avait pas encore répondu au moment où nous écrivions ces lignes. Il faudra donc attendre encore un peu pour savoir si l'ancienne gare Ornano, réhabilitée en 2014, parviendra à se remettre sur les rails. ●

MAXIME RENAUDET



Jean-Claude N'Diaye

LE TISSU ASSOCIATIF SE MOBILISE

Après un mois de septembre qui a vu éclore plusieurs mobilisations contre le budget du gouvernement de François Bayrou, c'est au tour des associations de se soulever. Revendiquant 700 000 membres, le Mouvement associatif, soutenu par le secteur de l'économie sociale et solidaire, a décidé d'appeler à la mobilisation et ce, dans toute la France, le samedi 11 octobre.

Dans un courrier publié début septembre, Claire Thoury, sociologue et présidente du Mouvement associatif, demande à ne pas « *sacrifier par des coupes budgétaires* », car « *la situation du monde associatif se dégrade dangereusement* » et que « *les moyens diminuent* », que dans le même temps « *les besoins, quant à eux, ne cessent d'augmenter* ». En effet, en quinze ans, la part des subventions aurait baissé de 41 % dans le budget des associations tandis qu'un tiers déclarerait revoir ses activités à la baisse pour survivre. Une situation qui affaiblit le tissu associatif, alors que les associations « *renforcent les liens sociaux, donnent du sens, permettent de faire collectif, et sont un remède à la crise démocratique que l'on traverse* ».

Si à l'heure où nous écrivons ces lignes, on ne sait pas encore quelle forme prendra cette mobilisation, il y a fort à parier que les associations du 18e seront au rendez-vous. ● W.E.

VOTRE PUB dans le 18e du mois

Contact : publicite18edumois@gmail.com

Pour une publicité en niveau de gris prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi)

Pleine page
600 € TTC

1/2 page
360 € TTC

1/4 de page
192 € TTC

1/8e de page
114 € TTC

1/16e de page
72 € TTC

TARIF DES PETITES ANNONCES

Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).

Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

Inrocks
Le magazine organise une série de concerts. Ce soir là, avec Attention le tapis prend feu et Clarence. À 20 h au Hasard ludique, 128 avenue de Saint Ouen. (Prévente 7 €).

DU 13 AU 17 OCTOBRE

Seniors
Cette « Semaine bleue » propose aux seniors de se rencontrer à travers de nombreuses activités et même un bal. Plus d'infos sur mairie18.paris.fr

MARDI 14 OCTOBRE

Sorcellerie
Soirée autour du livre d'Arthur Evans, *Sorcellerie et contre-culture gay,* à la librairie Le Rideau rouge, 42 rue de Torcy, à partir de 19h30.

LES 15, 16 ET 17 OCTOBRE

Mama Music Convention
Série de concerts d'artistes femmes au FGO-Barbara, 1 rue de Fleury. Et de nombreux autres événements sur fgo-barbara.fr

JEUDI 16 OCTOBRE

C'est musique
Le trio Moïra propose un voyage musical « *de la Seine au Mont Fuji* » avec des instruments traditionnels japonais. À 19 h en mairie.

SAMEDI 18 OCTOBRE

Bruitage à Vaclav Havel
Atelier de découverte du métier de bruiteur. À partir de 10 ans, de 14 h 30 à 17 h au 26 esplanade Nathalie Sarraute. Inscription au 01 30 38 65 40.

Afroféministe
Discussion avec l'autrice et comédienne Amandine Gay autour de son livre *Vivre libre – Exister au cœur de la suprématie blanche,* suivie d'un concert de Mary May. Au Hasard ludique.

JEUDI 23 OCTOBRE

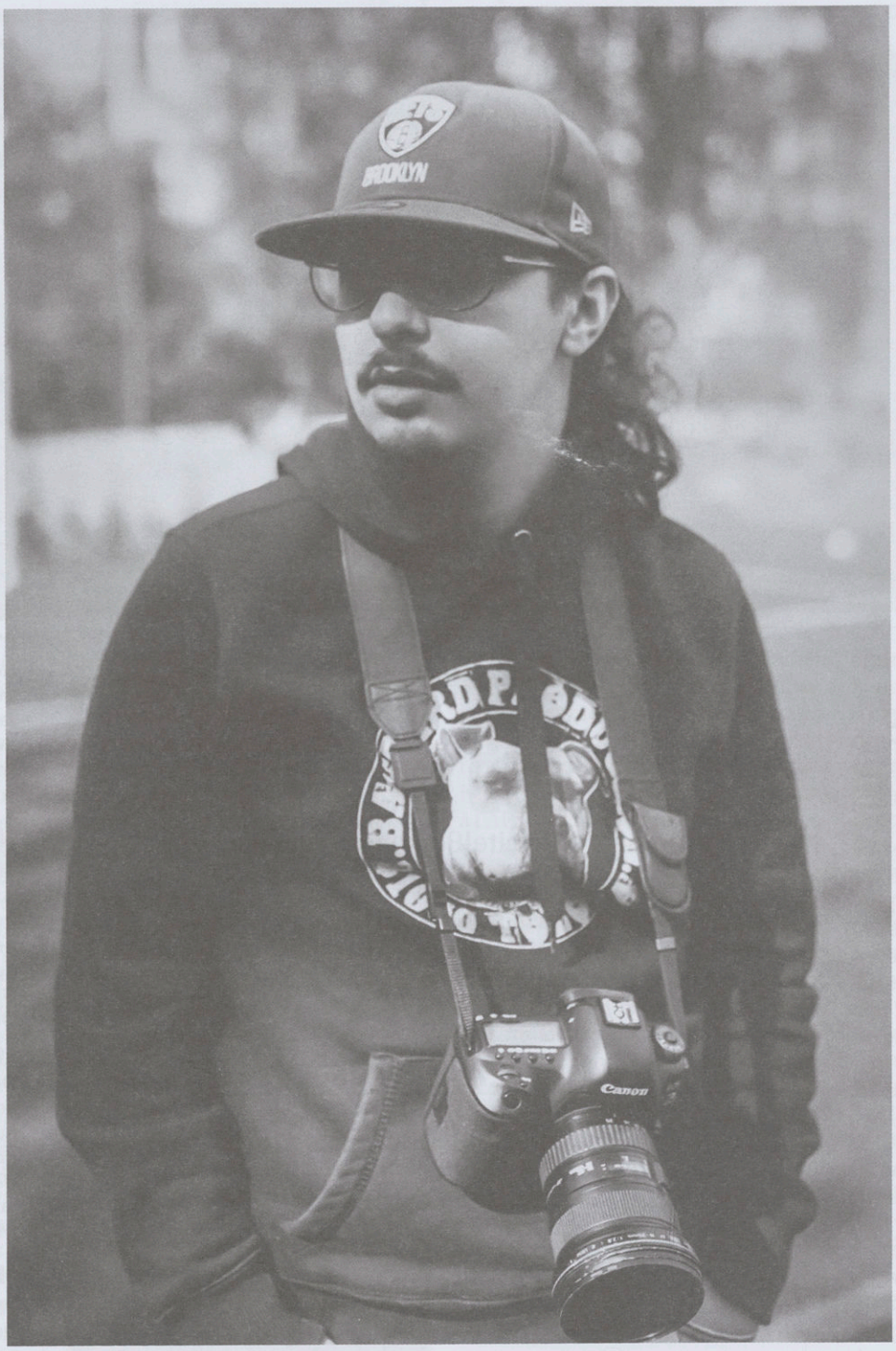
Proche-Orient
Rencontre avec Ziad Majed, auteur de *Proche-Orient, miroir du monde,* sur un siècle de luttes et d'ingérences dans cette région. À 19 h 30 à la librairie Le Pied à terre, 9 rue Custine.

VENDREDI 31 OCTOBRE

Sahara
Le chœur de femmes animé par Souad Asla chante le Sahara et ses traditions. À 18 h à l'hôpital Bretonneau, 23 rue Joseph de Maistre. Gratuit sur réservation via festivalrhizomes.fr

Chaque mois ou presque, une personnalité habitant ou travaillant dans notre arrondissement raconte ici sa vie dans son quartier.

CEBOS NALCAKAN, PHOTOGRAPHE



Ouss_dby

Originaire de la Goutte d'Or, Djibril Nalcakan, alias Cebos, est un photographe autodidacte. Spécialisé dans le reportage, il travaille au long cours dans un style qui lui est propre : des photos en noir et blanc qui donnent à voir un Paris plein de vie, de lumière et de contrastes, un peu à l'image de son quartier d'origine. Si le photographe franco-turc de 35 ans documente le quotidien de Barbès depuis de nombreuses années, on lui doit également une magnifique série sur la vie d'Alexandre alias Miss Manly B, drag-queen rencontrée dans une boîte de nuit du 10e arrondissement. Captivé par les gens et les scènes qui l'entourent, il a aussi le goût du voyage, et a ainsi capturé des moments de vie au Brésil, en Inde ou en Éthiopie. Quelques jours avant un séjour à Los Angeles, dont il reviendra à coup sûr les poches remplies de clichés, il partage avec nous son regard sur son 18e et surtout son quartier de cœur.

Une ambiance de village

Je vis dans le quartier Guy-Môquet/porte de Saint-Ouen où j'ai déménagé quand j'avais 6 ou 7 ans. Donc c'est là que j'ai fait mes 400 coups, mais la Goutte d'Or, on ne la quitte jamais. En fait, c'était un peu comme pour ceux dont les parents sont séparés : la semaine chez l'un et le week-end chez l'autre. Je pouvais me permettre de faire des choses différentes d'un lieu à l'autre. Dans mon quartier actuel, c'est beaucoup plus calme, il y a beaucoup moins d'effet de village. Et qui dit village dit ambiance. Ici, le mode de vie, les gens, les commerçants et le bruit sont différents, mais j'aime mon quartier car je suis bien placé, c'est tranquille et j'ai accès à plein de choses.

« On est né dans le 18e, donc on sait à quoi s'attendre d'un quartier à l'autre, on sait où marcher, comment parler et quel comportement avoir. »

Une origine commune

Par contre, l'histoire de la Goutte d'Or, qui est très liée à l'Afrique, est très différente. Ce n'est pas quelque chose que tu conscientises forcément très jeune, mais tu te rends vite compte du côté familial du quartier et du fait qu'on est culturellement tous différents. On a chacun nos petites particularités mais on ne se pose pas de question, on vit tous ensemble. Un jour c'est Pâques et c'est l'église, un jour c'est l'Aïd et la mosquée. C'est ça qui faisait et qui fait la force de la Goutte d'Or. C'est devenu une origine commune : on est des habitants de la Goutte d'Or, comme si on avait tous la même religion, celle de la paix. Par exemple, n'importe quel musulman de la Goutte d'Or aime et respecte énormément l'église Saint-Bernard, car c'est un monument du quartier qui a accueilli, servi et aidé des personnes de toute religion, et c'est ça qui est beau.

Une terre de rap

La musique est une de mes premières sources d'inspiration. Quand j'étais tout petit, je traînais un peu dans les pattes de mes grands-frères, donc j'ai été vite bercé par les mêmes choses qu'eux, dont le rap et le hip-hop. Quand le soir, mon frère devait aller à Barbès et que mon père l'autorisait seulement s'il m'emmenait avec lui, j'y ai découvert les dessous du rap du quartier. Comme le groupe la Scred Connexion (voir n° 324, NDLR), *de qui mon grand-frère était proche. Sans oublier la radio qu'ils avaient lancée et sur laquelle ils mettaient en avant le rap indépendant et émergent, ou leur boutique qui était déjà un lieu de rencontres, de réunions et de concerts. C'est aussi ça le rap qui vient du 18e : une grande famille.*

Le rond-point du monde

La force et la beauté du 18e, c'est que d'une rue à une autre tu as des quartiers et des histoires très différentes, c'est fort. Si tu vas à Montmartre, t'as une ambiance, des rues, des décors et une architecture qui ne sont pas du tout les mêmes qu'à la Goutte d'Or. On est né dans le 18e, donc on sait à quoi s'attendre d'un quartier à l'autre, on sait où marcher, comment parler et quel comportement avoir. Ce qui est fort aussi, c'est que nos quartiers sont souvent des points de rencontre qui réunissent des gens de partout. Il y a Pigalle pour le monde de la nuit, Montmartre pour le tourisme, Clignancourt avec les Puces ou Château Rouge et Barbès qui sont connus jusqu'en Afrique. Ça fait plaisir, même si parfois le quartier n'est pas connu pour de bonnes choses. Dans un documentaire que j'ai regardé récemment, un gars disait : « À Barbès tu trouves tout, sauf ton père et ta mère ». C'est le rond-point du monde. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR MAXIME RENAUDET

LE RENOUVEAU D'UN LIEU CONVIVIAL

Première saison réussie pour la buvette Tchou-Tchou Charbon, qui souhaite revenir l'été prochain.

Fermée depuis plus d'un an, la buvette du parc Chapelle Charbon faisait grise mine. Le collectif Tchou-Tchou Charbon envoie une lettre d'intention à la Mairie en mars, signée en soutien par les associations du quartier (Les enfants d'Hébert, Vivre au 93 Chapelle, Habiter Chapelle international, 22 Cheminots).

Celle-ci remet le local en état en un temps record, le collectif (bénévole) met la main à la poche pour l'achat du matériel et du stock et la buvette a pu ouvrir dès le 21 juin, aidée par des bénévoles recrutés via jeveuxaider.gouv, certains d'aussi loin que de Beauvais ou de Seine-et-Marne.



Jean-Claude N'Diaye

▲ Amaury et Léo trinquent au succès de leur première saison.

Un lieu ressource

Léo, président de l'association, précise qu'avec ses trois amis à l'origine du projet, Rodrigue, Noémie et Amaury, le « groupe cœur », ils voulaient en faire *« un espace ressource pour les habitants, les assos, les artistes »* et surtout *« un lieu qui accueille tout le monde, à l'image du quartier »*.

Pari réussi avec une très bonne fréquentation durant tout l'été. Prix modiques et qualité des produits locaux (bières de la Brasserie du Grand Paris, soda Uma de Pantin, glaces Glazed 18e, planches végé fournies par Activ'18 et fromages de la Laiterie de La Chapelle) y sont certainement pour beaucoup. Dans ce parc Chapelle Charbon à la croisée de trois quartiers très différents, Léo constate que *« les bobos de Chapelle international viennent pour les bonnes bières artisanales, les familles d'Hébert pour les glaces et les enfants de Charles Hermite pour le verre de sirop à un euro »*.

Rêve de musique

Mais Tchou-Tchou, c'est aussi un lieu ludique avec des tournois de pétanque, des livres et des jeux de société à disposition des grands et des petits. Léo remarque d'ailleurs que *« les enfants sont très respectueux, remettent tout en place, comme s'ils montraient leur gratitude »*. Léo rêvait de *« monter un bar musical dans le 18e »*, ici aussi pari réussi. Depuis l'ouverture, une vingtaine d'événements gratuits ont été organisés pour (presque) tous les goûts avec DJ sets house, funk ou concerts (métal, électro pop, rock, rap ou soul) réunissant jusqu'à 500 personnes lors du cinquième passage du Collectif 66 (techno). Beaucoup d'habitants du 18e mais aussi de plus loin qui *« découvraient le quartier »*, sont revenus et contribuent ainsi à *« le faire rayonner »*.

Tchou-Tchou se veut le lieu de la scène émergente et croit à la musique comme vecteur de lien (même si les concerts tardifs ont suscité quelques plaintes des riverains). Le *« groupe coeur »* souhaite revenir l'été prochain et réfléchit à un modèle économique permettant des investissements plus élevés et l'engagement d'un ou deux salariés, à diversifier son offre avec davantage de produits locaux et artisanaux. Mais tout en respectant les valeurs de l'économie sociale et solidaire (ESS) et en gardant des prix attractifs pour les habitants des quartiers alentours.

En attendant, dépêchez-vous d'y aller, fermeture le 12 octobre avec trois jours festifs dans le cadre de la Fête des vendanges. ● SYLVIE CHATELIN

Entrée rue du Pré (côté porte de La Chapelle), mercredi, jeud et vendredi (17 h-22 h), samedi et dimanche (14 h-22 h), collectif.tchou.tchou.charbon@gmail.com.

BAISSER DE RIDEAU AU FOYER AMLI DE BARBÈS

La fermeture du centre d'hébergement d'urgence du 70 boulevard Barbès a bien eu lieu courant septembre, même si trois à quatre familles y sont encore hébergées dans l'attente d'une proposition de relogement.

Comme nous l'annoncions le mois dernier, le Centre d'hébergement d'urgence géré par l'association pour l'accompagnement, le mieux-être et le logement des isolés (Amli) a fermé ses portes le 17 septembre, après un peu plus de cinq ans d'existence. *« Ce lieu avait une destination, celle de devenir la fameuse Maison des médias libres. C'est ce qu'on appelle l'intercalaire, ça devait durer le temps que les travaux soient lancés »*, nous expliquait Pierre-Yvain Arnaud, adjoint au maire du 18e chargé des solidarités et de l'hébergement d'urgence.

Mais le projet de la Maison des médias libres, dont l'acte final avec la Ville de Paris devrait être signé d'ici la fin de l'année *(voir notre interview page 5)*, ayant été relancé entre fin 2024 et début 2025, Amli a été obligée de trouver en urgence des solutions de relogement pour les 41 familles qui y étaient hébergées. *« Pour nous, tous les voyants étaient au rouge, en mode : il faut vraiment s'en préoccuper très vite. La réponse en face n'a pas été très adaptée,* nous confiait Pierre-Yvain Arnaud le mois dernier. *Amli nous dit que l'État reconstitue peu ou pas les places d'hébergement qui ferment, ce que nous avons déjà constaté. Mais nous avons aussi été alertés du fait que les hébergés étaient peu tenus au courant de la situation. »*

En quête d'un nouveau centre

À l'heure où nous rédigions ces lignes, trois à quatre familles n'avaient pas encore reçu de propositions de relogement.

Les autres ont toutes été relogées dans Paris intramuros, *« mais pour un petit nombre dans des logements insalubres »* confie une enseignante d'une école du 18e où sont scolarisés les enfants de certaines familles concernées. *« Beaucoup d'entre elles ont été pas mal bousculées et ce déménagement a généré du stress,* abonde-t-elle. *On l'a fait remonter au responsable d'Amli qui dit faire très attention à ces familles très vulnérables. Apparemment, ils sont en attente de trouver un lieu qui pourrait les accueillir. Mais avec les élections municipales à venir l'année prochaine, les communes sont très réticentes à l'idée d'ouvrir un centre d'hébergement d'urgence. »*

Reste qu'en attendant, toujours selon cette enseignante qui souhaite conserver l'anonymat, l'association continuerait à percevoir les aides pour les 202 places d'hébergement d'urgence du 70 boulevard Barbès. Une situation qu'elle trouve agaçante : *« On a la sensation que si des familles et des écoles n'étaient pas derrière Amli, elles n'auraient pas été relogées dans de meilleures conditions et elles auraient accepté des logements insalubres. »*

Contacté à deux reprises depuis la rentrée de septembre afin de répondre à nos questions sur la situation, le service communication d'Amli n'a toujours pas répondu à nos sollicitations. ● MAXIME RENAUDET

LE BELVÉDÈRE MARCADET PREND SON ENVOL

Le nouvel immeuble de bureaux est la plus grande surélévation bas carbone en bois massif de Paris. Elle se veut une illustration de l'évolution de l'architecture et de l'art de construire pour répondre aux défis de l'époque.



Les sept niveaux du Belvédère ne sont pas tous visibles de la rue. *La Fresque au paon*, immense mosaïque, trône à l'accueil ci-dessous.



Jean-Claude N'Diaye x2

Il a une taille humaine, ce Belvédère, le nouvel immeuble de 32 000 m² au 92-104 rue des Poissonniers, inauguré en juin dernier. Un bâtiment de bureaux moderne, avec de grands plateaux ouverts pour les espaces de travail dans les étages et de grandes baies vitrées qui donnent sur l'immense hall d'accueil de cinq mètres de hauteur sous plafond. C'est dans ce hall qu'on peut voir la fresque réalisée par le sculpteur et designer Maurice Calka en 1971. L'immeuble va aussi accueillir une résidence étudiante, une brasserie, un restaurant d'entreprise, un espace de fitness, ainsi qu'un grand parking pour vélos.

Le Belvédère remplace la halle de fret et son quai de déchargement, ancienne propriété de la SNCF, à côté de la gare Amiraux-Simplon. Il a aussi abrité un entrepôt de tapis détruit par un spectaculaire incendie dans le sous-sol, que les pompiers ont eu du mal à éteindre, notamment en raison de l'absence d'accès par l'arrière du bâtiment et de la chaleur voisine de 1 000 degrés ! Plus récemment, s'y trouvaient le magasin pour professionnels Métro, ainsi que la cantine des employés de la Ville.

Densifier et conserver l'existant

Car oui, l'immeuble est neuf ou du moins le paraît. En réalité, seuls les cinq niveaux supérieurs, largement invisibles de la rue car réalisés en espalier, sont neufs. Il a été décidé de conserver le rez-de-chaussée et le premier étage préexistants en structure béton.

C'est bien là un des points marquants de ce projet architectural, lauréat de la Pyramide d'or, décernée en 2021 par la Fédération des promoteurs immobiliers (FPI), il concentre toutes les nouvelles approches de la construction et du bâtiment : conservation des structures existantes pour limiter au maximum la destruction, reconstruction, utilisation massive du bois y compris pour les éléments structurels, végétalisation poussée et mixité des usages. À la fin du chantier, WO2, le promoteur spécialisé dans les projets bois, revendique plus de 53 tonnes de CO2 évitées, l'immeuble est d'ailleurs labellisé « bâtiment bas carbone » (BBCA).

Tout comme pour le projet de la tour des Poissonniers, le parti pris des architectes concepteurs du projet, l'agence Chartier-Dalix est de ne pas détruire mais d'utiliser et valoriser l'existant. C'est ainsi que les architectes ont conçu ces étages supérieurs en structure bois, ces grandes poutres en lamellé collé que l'on croise souvent, par exemple dans le gymnase Wilma Rudolph voisin. Ce sont plus de 5 000 tonnes de bois qui ont été utilisées et en fait, la seule technique de rehausse possible, le bois étant deux fois plus léger que le béton à usage comparable. La structure d'origine n'aurait pas pu supporter une extension dans ce matériau.

Espaces verts et vue sur Paris

Autre originalité vertueuse du bâtiment, la récupération. Plutôt que de jeter les faïences sanitaires et les luminaires, 18 tonnes d'anciens matériels en état ont été réemployées. C'est d'ailleurs dans cet esprit que la *Fresque au paon* de Maurice Calka *(voir encadré)* a pu être restaurée.

Promenades en coursives extérieures, toiture végétalisée, patios, le bâtiment compte 8 000 m² d'espaces extérieurs. En hauteur, des arbres d'ornement et fruitiers ont été plantés dans 80 cm de terre. Les résidents pourront profiter de la verdure et du grand air, dehors ou à l'intérieur puisque le verre a été massivement déployé pour offrir un maximum de visibilité aux travailleurs mais aussi aux étudiants de la nouvelle résidence et aux logements dédiés aux agents de la Ville. Après les canicules de l'été, il faudra attendre le retour d'expérience des usagers pour savoir comment ce bâtiment « absorbera » les grandes chaleurs. Mais avec le Belvédère, l'architecture parisienne s'offre assurément un joli coup de jeune ! ●

STÉPHANE BARDINET

UN PAON DE L'HISTOIRE RUE DES POISSONNIERS

Le hall du Belvédère laisse apparaître une grande mosaïque difficile à rater. C'est un petit bijou qui a été restauré et que les riverains peuvent de nouveau admirer.
La mosaïque de 133 m², de Maurice Calka (1921-1999), pionnier de l'art urbain et grand prix de Rome en 1950, a également été possible grâce à Katarzyna Lavocat, artiste plasticienne et créatrice de tapisserie qui a collaboré avec lui pendant plus de 30 ans.
Pour composer cette impressionnante œuvre d'art intitulée *Fresque au paon*, le duo s'est servi de milliers de briquettes en grès émaillé.
C'était en 1971 et à l'époque, déjà, la mosaïque était rue des Poissonniers, fruit d'une commande passée par la SCIC, filiale de la Caisse des dépôts.
Plus de cinquante ans plus tard, au prix de nombreux efforts pour retrouver la même terre que celle employée lors de la création et lui redonner son lustre d'origine, l'œuvre – qui symbolise un paon, animal totem de Maurice Calka – trône désormais en bonne place dans le hall du Belvédère, rue des Poissonniers.
En avril dernier, quelques mois avant l'inauguration des lieux, plusieurs autres de ses œuvres ont fait l'objet d'une exposition privée organisée par Katarzyna Lavocat. On notera également que le bâtiment intègre certaines refabrications de l'artiste, comme son fameux bureau Boomerang, cette fois-ci en bois. Un bel hommage à Calka. ● WILLIAM EVEN



DR



L'œuvre de Maurice Calka a nécessité une longue restauration.

Jean-Claude N'Diaye

LES LOUPS-GAROUS SORTENT DU BOIS

Lancée en juin dernier, une association de commerçants vient combler un manque dans le quartier. Encore à ses touts débuts, elle cherche à grossir ses rangs pour le dynamiser.

Le quartier de Marx Dormoy compte certes déjà l'association des commerçants du marché de La Chapelle (dit de l'Olive), mais les Loups-Garous veulent s'adresser à tous les commerçants de la zone et insuffler du dynamisme. *« Notre quartier s'étend entre les voies ferrées des gares du Nord et de l'Est, la rue du Département au sud et la rue Tristan Tzara au Nord,* schématise Célestine, une des trois personnes à l'initiative du projet. *Nous aimerions que notre association rassemble tous les types de commerces de l'arrondissement, du bar présent depuis trente ans autour du marché à des boutiques rue de La Chapelle, le but étant de faire vivre notre quartier. »*

« Tout reste à construire »

À l'initiative des Loups-Garous, on retrouve trois commerçants et habitants du quartier de longue date. Il y a Marie, fleuriste chez Sens dans le marché *(voir n° 323)*, Charly, directeur d'une agence immobilière rue de l'Évangile et Célestine, fondatrice et gérante des cantines Foucher mère et fille rue Philippe de Girard. Nous avons rencontré cette joyeuse troupe fin septembre après la première réunion de présentation et de discussion qui a rassemblé une dizaine de commerçants et commerçantes du quartier. Parmi eux, on retrouvait Alice Gréjon, boulangère solaire de La Lune des moissons *(Notre protrait du n°340)*, Slim Gharbi, fondateur de l'ingénieuse bouquinerie Fafa *(voir n° 322)*, ou encore Paul Zindy de la Laiterie de La Chapelle. *« Nous en sommes vraiment au démarrage, explique* Charly. *Après cette première réunion, nous allons en avoir une en octobre avec la Mairie, avant une réunion d'adhésion le 15 octobre. Tout reste à construire et chaque personne présente va chercher et proposer à d'autres commerçants de nous rejoindre pour celle d'octobre ».*

Dans le futur, Charly et les autres Loups-Garous voudraient organiser des événements, comme des collectes de jouets pour Noël ou des brocantes : *« L'idée de cette association de commerçants est d'animer et de participer à la vie du quartier et de nous focaliser uniquement sur les problèmes propres à notre coin du quartier ».* Ambitieux et motivés, ces Loups-Garous ont la dalle ! ● STÉPHANE BARDINET

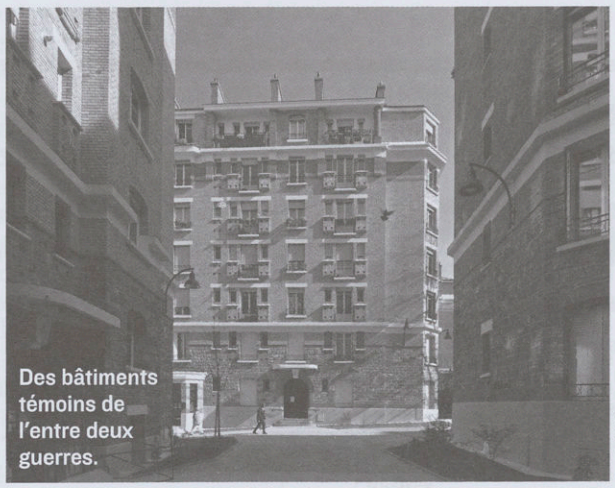


Tous mobilisés pour leur quartier.

Stéphane Bardinet

PORTE DE CLIGNANCOURT

UNE PROMENADE ARCHITECTURALE PARMI LES HBM



Des bâtiments témoins de l'entre deux guerres.

Paris Habitat

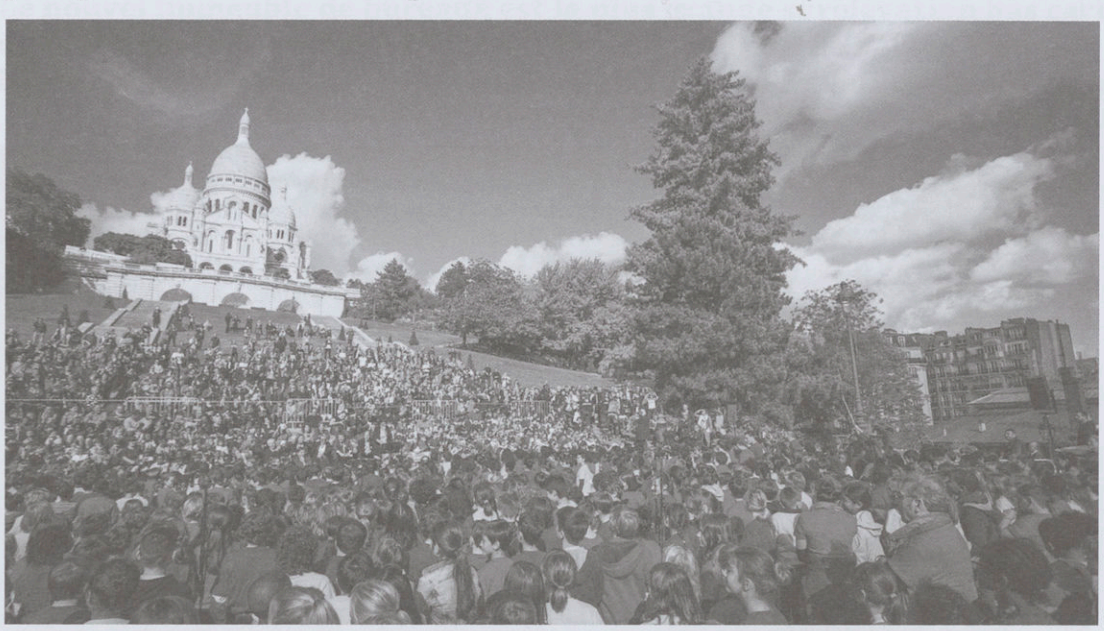
Connaissez vous l'histoire et les architectures de brique des premiers logements sociaux, les fameuses habitations à bon marché (HBM) ? Facilement reconnaissables à leurs façades de briques rouges pleines, elles ont été construites au siècle dernier, principalement en ceinture autour de Paris, pour offrir des logements solides et sains aux familles modestes. Dans le 18e, on les trouve, entre autres, au niveau des portes de Saint-Ouen et Clignancourt et rue André Messager.

Dans le cadre de la 10e édition des Journées nationales de l'architecture, l'architecte-urbaniste Mohaman Haman propose des promenades architecturales, urbaines et paysagères pour les (re)découvrir. Les constructions en terre, cuite ou crue, cet architecte les connaît bien. Originaire du Cameroun, il s'efforce d'y réhabiliter les teuleks, des constructions en terre crue beaucoup moins coûteuses que celles en ciment et tôle et beaucoup plus isolantes. ● MARIE-ODILE FARGIER

Les 18 et 19 octobre, de 10 h à 12 h ou de 14 h à 16 h. Départ du 7-37 avenue de la porte de Clignancourt. Gratuit sur inscription à 07 53 12 55 95 ou contact.cicat@wanadoo.fr

PLACE À LA JEUNESSE

Cette année, la Fête des vendanges s'offre une petite cure de jouvence, puisque cette édition sera placée sous le thème de la jeunesse éternelle.



Fête des Vendanges

Cette jeunesse du 18e n'est pas qu'une question d'âge, *« c'est un état d'esprit qui unit toutes les générations »*. Pour y rendre hommage pendant cinq jours, un programme riche et varié mêlera visites, balades, expositions, concerts et spectacles. En accès libre, la soirée de lancement se tiendra à la mairie du 18e le 8 octobre. On y retrouvera la chorale Envie de chanter, dirigée par le ténor lyrique et chef de chœur, Marco Avallone, puis le danseur et chorégraphe Fonky Foued accompagné de deux de ses jeunes élèves afin de faire *groover* petits et grands.

Forever Young

Outre la traditionnelle et quotidienne visite des vignes du Clos Montmartre, la majorité des propositions s'attachent à mettre en avant la vitalité de la jeunesse de tout le 18e arrondissement. Ainsi, on pourra suivre Jacky Libaud dans une balade à la Goutte d'Or, *« à travers les acteurs associatifs qui font grandir et accompagnent l'épanouissement de la jeunesse du quartier »*. La parole leur sera également donnée puisqu'une Grande chorale des enfants, guidée par les professeurs de musique de la ville de Paris, fera vibrer le square Louise Michel le 9 octobre.

Côté cinéma, rendez-vous deux jours plus tard à la Fémis, pour (re)voir *Samuel*, la très sensible série d'animation écrite et doublée par émilie Tronche, sur l'expression des émois amoureux de nos adolescents. La jeunesse de la Goutte d'Or sera également mise à l'honneur. Que ce soit avec la projection du documentaire Barbès football nation, qui retrace la création de la Coupe d'Afrique des nations du 18e, ou l'exposition Échos d'Espoir au square Louise Michel.

Pour finir, cette 92e édition de la Fête des vendanges se clôturera par un bal (en accès libre), intitulé « Forever Young ». Suffisant pour monter jusqu'en haut de la Butte un soir d'octobre ? Bien sûr que oui. Tous jeunes jusqu'au bout de la nuit ! ●

MARIE-ANTOINETTE LECA

Du 8 au 12 octobre. Programme complet et détaillé sur www.fetedesvendangesdemontmartre.com

Le pont Caulaincourt à vélo

En décembre, les vélos pourront circuler tranquillement sur le pont Caulaincourt. Deux voies cyclables extérieures permettront de le monter ou le descendre en toute sécurité.

C'est le dernier aménagement cyclable prévu pour le 18e arrondissement dans le plan vélo 2021/2026, voté au début de la mandature en cours. Ce sont 250 millions d'euros qui ont été provisionnés pour ces réalisations sur tout Paris, ce qui ne classe pas encore la capitale dans le top des villes les plus sûres pour les cyclistes. Il semble que notre arrondissement soit le seul à avoir réussi à mettre en œuvre l'ensemble de ce qui était prévu. On peut donc désormais traverser le 18e en profitant de quatre axes nord/sud, depuis les portes de Paris jusqu'aux arrondissements limitrophes au sud. L'axe Damrémont-Place Clichy viendra s'ajouter aux aménagements réalisés sur le boulevard Ornano, l'axe La Chapelle-Marx Dormoy et l'axe Clichy-Saint Ouen. Conséquence : au lieu des quatre voies de circulation sur le pont, deux montantes et deux descendantes, les voitures se verront réserver deux voies, l'une montante et l'autre descendante. Les cyclistes venant de la banlieue ou pédalant sur les pistes des boulevards des Maréchaux pourront facilement rejoindre le centre de Paris. ● DANIELLE FOURNIER

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31€
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59€
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40€

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20€
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40€
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80€ (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois » 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris

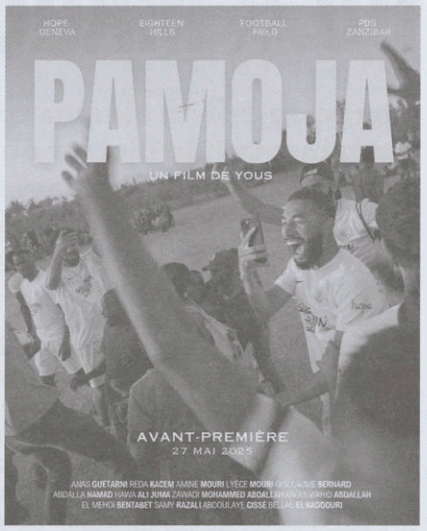
E-mail : 18dumois@gmail.com

Site : http://18dumois.info

EIGHTEEN HILLS, FOOTBALL SANS FRONTIÈRES

Voyage avec une association qui utilise le football pour créer des communautés, construire des écoles et des terrains, comme vecteur d'éducation et de rassemblement par le sport.





Yous - Football Field





Des Abbesses à la Tanzanie, l'association Eighteen Hills lance des projets utiles et généreux. Une belle aventure footballistique et humaine qui a été racontée dans le film documentaire *Pamoja,* réalisé par Yous et disponible gratuitement sur la plateforme YouTube.

Est-ce que le football a un impact positif sur la société ? Malgré les 270 millions de pratiquants dans le monde, dont 2 millions en France, le sport le plus populaire de l'hexagone garde une image mitigée auprès du grand public. Pourtant, de nombreuses initiatives nationales et locales en font un outil formidable pour les jeunes et pas seulement.

C'est le cas depuis 2019 d'Eighteen Hills, un collectif de passionnés de ballon rond qui se retrouvent régulièrement au city-stade des Abbesses dans le jardin Louise Weber dite La Goulue. Lancée par des jeunes du quartier, cette association utilise le football pour réaliser des actions sociales en France, mais aussi à l'étranger.

De bannis à héros du quartier

Très fréquenté par les jeunes, le city-stade a été l'objet d'une guerre entre jeunes footballeurs et résidents du quartier voulant le détruire. Eighteen Hills, cofondé par Amine et Lyèce Mouri, rassemble les footballeurs des Abbesses formés à l'ES Parisienne. « *Basé à Montmartre, notre city-stade est devenu un véritable lieu de vie et de partage* », relate Amine Mouri.

En 2021, Eighteen Hills est devenu champion de France du tournoi Red Bull Neymar Five. Ce succès les a amenés à jouer la finale mondiale au Qatar, et à accueillir entre-temps, à Montmartre, l'international brésilien Neymar, passé par le Paris Saint-Germain de 2017 à 2023. Un moment décisif qui a permis la conservation du terrain et les a motivés à développer l'accès au foot là où il peut être menacé.

Eighteen Hills est un nom anglophone inspiré par des expériences vécues par Amine, Lyèce et Anis, à Venice Beach, lors de matchs à 4 contre 4, sans gardien de but. Contrairement aux grands clubs qui cherchent à faire éclore des joueurs de renom, ils préfèrent bâtir des expériences humaines autour du street-football.

Bâtisseurs d'un monde meilleur

En 2023, avec plusieurs partenaires (Football Field, Hope, Perspective Development Skills Zanzibar et Sourire à tous), ils ont acheté un bus scolaire, construit une école primaire et distribué des kits scolaires dans un village en Tanzanie. « *On se déplace, on vient sur place pour construire l'école et on fait le suivi de A à Z* », explique Anas Guetami, cofondateur de Hope, une association humanitaire basée à Genève.

En parallèle, l'association organise un tournoi mixte rassemblant les populations locales et fait don de matériel sportif. Un geste simple comme au tournoi de Jendele en Tanzanie peut changer une vie. « *On a donné notre ballon à un enfant,* raconte Lyèce Mouri. *Quelques jours plus tard on l'a vu sortir de sa maison et jongler avec.* » Si Eighteen Hills dépasse largement les frontières du 18e, l'association continue à développer des projets à l'échelle parisienne. Car outre la préservation du city-stade des Abbesses, elle a construit pendant les Jeux olympiques de 2024 un terrain de street-football à La Cité fertile, tiers-lieu écoresponsable à Pantin, pour permettre l'accès au foot à la jeunesse du nord de Paris et de Seine-Saint-Denis. Toutefois, pour la suite, Eighteen Hills souhaite continuer à propager le football aux quatre coins du monde, comme l'association l'a fait en Tanzanie.

D'ailleurs, cette aventure humaine a donné lieu à un documentaire intitulé Pamoja (« ensemble » en Swahili). Réalisé par Yous et disponible gratuitement sur YouTube depuis mai dernier, ce film retrace le parcours de cette aventure humanitaire et sportive. ● VIVIEN BOYIBANGA

LA JOYEUSE FAUNE DU « MAQUIS DE MONTMARTRE »

Que reste-t-il du Maquis tout en haut de la Butte ? Un tableau de Van Gogh, le nom d'un bar rue Caulaincourt, le Bistrot du Maquis, un (faux) rocher dit « de la sorcière » dans un passage, des cartes postales, des images et surtout… des légendes urbaines. Il s'est développé après 1890 et a connu sa plus grande extension au tournant du XXe siècle, avant la démolition qui a débuté le 15 juillet 1904 et s'est achevée en 1939. De nos jours, la mémoire du Maquis est encore bien vivace.

Le Maquis était un espace délimité de nos jours par le Moulin de la Galette, la rue Girardon et la rue Caulaincourt, à partir de la place Constantin-Pecqueur jusqu'au « Lapin agile ». Un espace finalement réduit mais qui a une longue histoire. Depuis l'époque médiévale, la colline de Montmartre est habitée par des bergers, des paysans, un village se développe, des chemins de terre se croisent, à l'écart de l'abbaye située en haut de la Butte. Dès le XIVe siècle, on exploite le plâtre, mais c'est au cours du XVIIIe que les carrières s'agrandissent et que les galeries sont creusées, sur le côté sud de la Butte. Et, au début du XIXe siècle, l'exploitation du gypse, roche minérale constituant l'une des matières premières du plâtre, devient systématique. À l'époque, on disait : *« Il y a plus de Montmartre dans Paris que de Paris dans Montmartre. »* Parce que l'essentiel des constructions en plâtre reposait sur cette fameuse carrière qui assurait, à elle seule, 75 % des besoins de toute la ville. C'est à cette époque que Paris se construit et se reconstruit à la suite des démolitions. Au-delà de son usage dans la capitale, pour la construction, le plâtre de Montmartre était recherché dans le monde entier, pour ses qualités et sa robustesse : les sculpteurs et artistes le faisaient importer pour leurs œuvres. L'exploitation massive des lieux, à cette époque, a engendré une véritable instabilité au niveau des sols, si bien que dès 1813 on ne pouvait plus creuser à moins de dix mètres des chemins ou constructions, afin d'éviter tout risque d'effondrement.

D'autre part, la loi du 16 juin 1859 a annexé la commune de Montmartre à Paris, dont une partie ira à la commune de Saint-Ouen. Rapidement, les investisseurs y voient de riches opportunités et la spéculation immobilière commence. Chemins de terre et sentiers deviennent des voies de circulation. D'anciennes rues changent de noms, d'autres sont créées. Le « Maquis de Montmartre » se constitue alors dans la zone comprise entre les rues Lepic et Caulaincourt. Viendront s'y installer, entre autres, ceux qui sont chassés du centre de Paris, remodelé par les grands travaux de Haussmann.

De juin 1886 à février 1888, Vincent Van Gogh habite chez son frère, rue Lepic, et il va se promener du côté de la rue Caulaincourt. Il peint alors la Butte, qui n'est pas encore toute couverte de cabanes, et sa végétation. Cette terre cultivable, au sol argileux, a été longtemps non constructible et a été préservée de fait. Peu à peu, les sans-logis de la capitale vont trouver refuge dans cet îlot épargné par l'urbanisation galopante due à la fièvre haussmannienne. Vont s'y installer principalement des ferrailleurs et des chiffonniers, comme souvent aux marges de la ville. On y croise aussi des voleurs, venus se cacher (d'où le surnom de « Maquis ») dans les ruelles du quartier et des petits voyous, que l'on appelait les « Apaches ». Les artistes désargentés, les petits artisans ont suivi.

Ferrailleurs, chiffonniers, Apaches…

On construit alors des baraques de fortune, des cahutes enchevêtrées : c'est la naissance du Maquis, une sorte de petit village avec ses cabanes en matériaux de récup venus des chantiers de la capitale et du démontage des bâtiments de l'Exposition universelle de 1889. Ensuite viendront les maisons en bois aux airs de chalets et, plus tard, les maisons en torchis entourées de jardins. On ne connaît pas encore le mot bidonville, mais on est ici aux marges sociales et géographiques de la ville. Malgré la pauvreté, l'insécurité et le manque d'hygiène, tout ce petit monde constituait une communauté socialement organisée, solidaire et unie.

Habitent dans le Maquis toutes sortes de gens : des chiffonniers, des brocanteurs, des marginaux à la mauvaise réputation côtoient des marchands ambulants, des artisans, des artistes, des peintres. De fait, on possède de nombreux témoignages sous forme de photographies, peintures, illustrations, celles de Maurice Utrillo, Depaquit, Poulbot, Steinlen, de la famille d'imprimeurs-graveurs Delâtre. Henri Laurens et Francisque Poulbot ont vécu dans le Maquis et l'ont représenté comme une zone bucolique, même si la vie n'y était pas facile. À côté des cabanes misérables construites à la va-vite et des taudis reliés par des chemins de terre qui menaient aux fontaines s'installent des guinguettes, non loin des moulins dont les ailes tournaient encore au-dessus de la rue Lepic. Meuniers et carriers y vivent aussi, à proximité de leur lieu de travail. Et de très nombreux artistes y trouvent refuge ou y passent : Auguste Renoir traversait le Maquis plusieurs fois par jour en partant du château des Brouillards pour se rendre à son atelier en contrebas de la rue Tourlaque. Son fils, Jean Renoir, le cinéaste, raconte qu'avec sa mère ils allaient les lendemains de pluie ramasser des escargots dans le Maquis.

Chacun délimitait son espace avec des poteaux, s'aménageait une petite cour avec des poules ou un jardin de subsistance. C'était le règne de la débrouille : les habitants y échappent aux impôts – on ne payait pas l'octroi – et sont loin des règles d'hygiène et de sécurité qui se mettent en place. Dans cette proximité, pas étonnant qu'une intense vie collective se développe. Autour, s'élèveront au nord et à l'ouest les immeubles cossus de la rue Caulaincourt.

La percée de l'avenue Junot

La place Constantin-Pecqueur, qui réunit une partie de la rue Girardon et la rue de la Fontaine-du-But est créée au tournant du siècle. L'abreuvoir – qui donne son nom à la rue – est remblayé et la pente est franchie par des escaliers au sommet desquels prendra place bien plus tard la statue de Dalida, prisée des touristes. Le 15 juillet 1904, une percée est créée au cœur du Maquis. L'avenue Junot a été creusée juste avant la guerre de 1914 et devait se poursuivre jusqu'au parvis du Sacré-Cœur. De fait, elle se terminera place Marcel Aymé et modifiera l'aspect nord de la Butte, puisque des maisons ont été détruites, des moulins fermés (sauf deux), des rues ont disparu comme l'impasse Girardon.

> Malgré la pauvreté, l'insécurité et le manque d'hygiène, tout ce petit monde constituait une communauté socialement organisée, solidaire et unie.

Dès lors, le Maquis devint la proie des promoteurs et, après la guerre, des villas avec jardins et des immeubles remplacent les taudis. Quelques rares irréductibles, dans des cabanes consolidées, y survécurent jusqu'aux années 30, mais c'est vraiment la fin du Maquis. Le dernier habitant sera le sculpteur Paco Durrio, décédé en 1940, qui avait cédé à Picasso son atelier au Bateau-Lavoir. Il sera expulsé de son domicile, impasse Girardon, en 1939. *« Tout est maintenant rasé. Les bâtisses en carreaux de plâtre, les cahutes de planches, les cantines, la Feuillée, le bal et beuglant pittoresque… Près de la ferme Debray, la plate-forme où l'an dernier l'on voyait le troisième moulin, le moulin à Poivre, n'est plus que sable et plâtre »*, a écrit Olivier Charpentier.

L'héritage du Maquis de Montmartre

Est-ce à dire que tout est fini, que les promoteurs et les spéculateurs ont eu raison de ce dernier bastion populaire ? Certes, les habitants misérables et les artistes désargentés, ceux qui ont fait le Maquis ont depuis longtemps disparu, mais une sorte d'esprit du Maquis s'est transmis.

Le projet de construction d'un parking souterrain, sous le Maquis de Montmartre, voté à l'unanimité en 1987, n'a pas vu le jour, à la suite de la mobilisation des riverains. Quatre années de batailles juridiques ont eu raison du projet. Les riverains ont notamment mis en avant le sous-sol, « un vrai gruyère » avec les cavités des carrières, qui est fragile et instable et l'aspect patrimonial du lieu, « dernier vestige naturel du Maquis ». Il faut sauver les arbres ! On voit d'ailleurs, dans une video extraite d'un JT d'Antenne 2, Daniel Bangalter, qui fut un des initiateurs de cette lutte, s'exprimer avec véhémence et passion pour sauver les érables, face au directeur technique adjoint de la Société d'exploitation du stationnement de la Ville de Paris (Saemes).

C'est d'ailleurs en 1972 que des boulistes se réunissent sous le nom de Club de pétanque Lepic-Abbesses et prennent possession d'un terrain municipal laissé à l'abandon au 17-23 de l'avenue Junot. Sur des photos anciennes, on voit déjà des groupes d'enfants et d'adultes jouer aux boules alentour, au niveau des rues Simon Dereure et Junot, ou dans les squares. Lorsque les adhérents du Clap s'installent, seuls quelques arbres subsistent alors du Maquis, mais bientôt une guinguette s'installe et l'esprit montmartrois perdure. Une affiche du « baptême des arbres du Maquis de Montmartre » en témoigne, signée par de nombreux artistes.

Nous ne reviendrons pas sur les développements récents de cette histoire mouvementée dont notre journal a rendu compte pas à pas. A la suite d'une procédure d'appel à manifestation d'intérêt concurrent, le Conseil de Paris a attribué une convention d'occupation du domaine public à l'Hôtel Particulier. Au printemps, le Clap a été expulsé, la guinguette détruite et le « jardin Junot », prolongement du jardin de l'Hôtel Particulier qui a été lauréat de l'appel d'offres, a fait une très discrète ouverture au début de l'été 2025. Mais on garde en mémoire que le Maquis a été classé par décret du 27 novembre 1991 parmi les sites « pittoresques et historiques » et, si le lieu n'existe plus à proprement parler, l'histoire est loin d'être terminée. ●

DANIELLE FOURNIER







© Musée de Montmartre x3

Panorama de la rue Caulaincourt et du Maquis de Montmartre en 1904. Au premier plan, on aperçoit les cabanes en matériau de récup.

Le Maquis en 1907, époque à laquelle chacun s'aménageait une basse-cour.

Sur les chemins de terre qui menaient au Maquis, couraient et jouaient les enfants qui serviront de modèles à Poulbot.

EXPO

CRÉATIONS TEXTILES À LA HALLE SAINT PIERRE

Cette année, les salles de la Halle Saint Pierre sont habillées de couleurs, de matières et de tissages divers. Des créations audacieuses, touchantes, poétiques qui ne laissent pas indifférent.



Aurélia Jaubert

L'exposition « L'étoffe des rêves » réunit 36 artistes issus de l'art brut, de l'art singulier et du surréalisme. Elle propose une immersion au cœur de l'art textile qui met en avant des matériaux bruts. Le choix du titre de l'exposition évoque la délicatesse et l'imaginaire. Il inspire l'envie de se laisser guider pour découvrir les nombreuses créations présentées.

À travers le tissage, le tricot, la dentelle ou la couture, les œuvres invitent à des réflexions universelles. Les thèmes abordés sont variés et interrogent notre regard sur le voyage, le temps, la mort et les représentations du genre féminin. Au fil de l'exposition, on découvre le rapport à la création salvateur et libérateur des artistes exposés. Les émotions qui s'en dégagent se transforment d'une pièce à l'autre et ne laissent pas indifférent, tant elles peuvent faire écho à des histoires humaines communes.

Focus sur Nicole Bayle

Le jeu de lumière et la mise en scène permettent une immersion complète dans l'univers de chaque artiste. Ainsi, on passe facilement d'une œuvre en dentelle mise sous verre, à des pièces plus imposantes et très colorées. L'ensemble s'harmonise et s'équilibre d'un espace à l'autre.



© Musée Art et déchirure

En haut : Aurélia Jaubert, Penelope painting, cannevas et tapisseries assemblées et cousues. À gauche : Nicole Bayle, Tricot, fil de coton.

À l'étage sont exposées les œuvres de Nicole Bayle. Cette artiste est née en 1948 dans le 18e arrondissement et installée désormais à Dieppe. Elle a obtenu un diplôme d'arts appliqués et fait le choix d'une vie marginale, sans carte bancaire, téléphone portable ou internet. Elle pratique le tricot, peint et réalise des collages à partir de matériaux récupérés, souvent colorés. Ses œuvres figurent aujourd'hui dans plusieurs musées dont la Collection de l'art brut à Lausanne.

Cette exposition est une nouvelle occasion d'explorer des univers singuliers. Après Paris, elle sera installée dans le Lot, au Centre international du surréalisme et de la citoyenneté mondiale à Saint-Cirq-Lapopie avec lequel elle a été conçue. ●

LÉA SIMOND CÔTE

Jusqu'au 31 juillet 2026, à la Halle Saint Pierre, 2 rue Ronsard (M° Anvers ou Barbès-Rochechouart). Du lundi au vendredi (11 h-18 h), le samedi (11 h-18 h) et le dimanche (12 h-18 h).

CINÉMA

L'ŒIL DU MALICIEUX

Après La Rochelle, le Louxor propose une douzaine de films du meilleur de Chabrol, celui de la période « gaullo-pompidolienne ». Chaque dimanche, à l'heure de la messe, la séance de ciné-club est animée par Fabienne Duszynski, enseignante et journaliste à la revue *Vertigo*.

Depuis la disparition de Claude Chabrol, en 2010, les droits de ses films étaient bloqués. Une vingtaine d'entre eux sont à nouveau distribués. La rétrospective du Louxor respecte la chronologie (de 1958 à 1973). Octobre débute avec *Les Godelureaux*, une pochade qui se vautre dans l'absurde et dont Chabrol dira que c'était « *une expérience extrême* ». Françoise Sagan avait aimé *Les Bonnes Femmes* et désirait collaborer sur les amours de Sand et Musset. Ce seront celles de Landru et de sa cuisinière. Le tueur de dames est incarné par un Charles Denner à peu près inconnu. Chabrol aimera engager des comédiens de théâtre : Michel Duchaussoy, Claude Pieplu, Michel Bouquet. Après cela, le réalisateur signe *Les Biches*, un film lesbien maquillé en classique ménage à trois.

La Femme infidèle, *La Rupture* et *Juste avant la nuit* forment une trilogie, une dissection de la société bourgeoise. L'impavide Michel Bouquet s'y montrant tour à tour cocu, volage et criminel ou parfaitement odieux.

Que la bête meure doit beaucoup à Jean Yanne, une ordure qu'on adore détester. Il est arrêté par Maurice Pialat. *Ils ne vieilliront pas ensemble*. L'idée du *Boucher* est de mettre en présence un tueur de campagne et une institutrice. La légende de ses tournages gastronomiques se vérifie ici. La population de Trémolat a eu droit à un véritable banquet de noces périgourdin.

Le cycle s'achève avec *Les Noces rouges*, film inspiré par *Les amants diaboliques* de Bourganeuf qui s'étaient débarrassés de leurs conjoints gênants. Pendant ces années fécondes, le rythme de Chabrol était de deux films par an (aucun concurrent à part Mocky). Ce qui nécessitait une équipe bien rôdée : Paul Gégauff, scénariste, Pierre Jansen, compositeur, Jean Rabier, chef opérateur, Claude Zidi, premier assistant et Aurore Maistre, scripte. Et Stéphane Audran/ Hélène en majesté. ●

MONIQUE LOUBESKI

Claude Chabrol en douze films, le dimanche à 10 h 30 jusqu'au 7 décembre au Louxor, 170, Bd de Magenta (M° Barbès-Rochechouart).

THÉÂTRE

L'APOCALYPSE ARRIVE... ET ALORS ?

Une pièce jubilatoire laisse à penser que nous serions incapables de vivre pleinement nos dernières heures tellement nos rôles sociaux nous emprisonnent.

Nous sommes la génération à qui on dit "va à l'école, passe ton bac et trouve-toi un bon travail même si dans dix ans il fera 60 degrés et que t'auras un cancer au cerveau à cause de ton portable". » Dans le dossier de presse, Lancelot Cherer, auteur et comédien, explique le point de vue radical qui parcourt cette pièce Fin, fin et fin, coproduite par le théâtre Lepic et le théâtre des Béliers.

Le spectacle raconte ce qui suit l'annonce de la fin du monde pour le lendemain par un président totalement azimuté (toute ressemblance avec un président bien connu n'est que...). Trois amis, deux garçons et une fille, décident alors de vivre leur dernière nuit sur une plage flamande et s'embarquent dès lors pour une longue expédition en voiture. Sur leur route, ils rencontrent divers personnages dont certains ont été rattrapés par... chut, n'en disons pas trop.

Alternance de rires et de larmes

Plus que la fin du monde, la pièce raconte la force de la routine des gens, leur impossibilité à changer. Peut-on conserver son humanité quand les rôles sociaux de chacun sont tellement ancrés qu'ils ne peuvent s'adapter à l'imminence de la fin du monde ? Sur scène, cela donne des situations grotesques, alternant rire et larmes, qui interrogent le sens de notre existence terrienne. « *On a besoin de questionner la figure d'autorité et le conformisme, l'absurdité de ses valeurs aujourd'hui* », dit encore Lancelot Cherer, qu'on avait vu en 2020 dans la pièce *La Journée de la jupe* au théâtre des Béliers.

Servie par trois comédiens survoltés, la pièce est menée tambour battant pendant 1 h 20. Les répliques fusent, la mise en scène – très inventive – ne laisse pas une seconde aux spectateurs (et aux acteurs) pour souffler. On est plongé dans un vertige, dans une mise en abîme qui annonce l'apocalypse.

Le propos est grave, convenons-en, mais il est « adouci » par un humour de situation totalement désopilant. Fin, fin et fin fatiguera sans doute ceux qui ont besoin de se poser, mais elle ravira tous les autres. ●

NOËL BOUTTIER

Fin, fin et fin, au Théâtre Lepic, 1 rue Junot (M° Lamarck-Caulaincourt), jusqu'au 30 novembre, du mercredi au samedi à 21 h et le dimanche à 17 h, www.theatrelepic.com



Pénélope Marcadé

THÉÂTRE

À la poursuite du « sens » de la vie

Fidèle à sa double mission, parler de sciences et parler des femmes, le théâtre de la Reine blanche programme à nouveau L'affaire Rosalind Franklin. Cette scientifique britannique est en effet - après guerre - à l'origine de la découverte de la structure de l'ADN, le secret de la vie et de sa reproduction. Elle n'est pourtant aujourd'hui reconnue que pour son travail sur les virus. Et pour cause : femme dans un monde d'hommes – la recherche scientifique des années 1950 –, elle s'est vu littéralement piller son travail par Wilkins, Watson et Crick qui obtiendront ultérieurement rien moins qu'un prix Nobel. La pièce d'Elisabeth Bouchaud et Julia Timmerman replonge dans une époque, met en valeur l'acharnement au travail de Rosalind Franklin non pour marquer l'histoire de son nom mais pour faire simplement avancer la science. À voir absolument. ● S.M.

L'affaire Rosalind Franklin, au Théâtre de la Reine Blanche, 2 bis Passage Ruelle (métro La Chapelle) du 14 au 31 octobre, du mardi au samedi à 19 h, le dimanche à 16 h. www.reineblanche.com



Markos kay 2024

EXPO

ART ET NUMÉRIQUE, ENTRE ILLUSION ET RÉALITÉ

Nouvel espace de création artistique, le numérique s'installe au Cent quatre pour trois mois.

Comment le numérique distille-t-il de nouvelles utopies, en s'invitant à la fois dans le spectacle vivant, les performances audiovisuelles, en favorisant un lien entre art et science ? Répartie dans différents lieux d'Île-de-France, la biennale internationale des arts numériques – Némo – décline l'état des lieux de la création et de la recherche sous des formes multiples. Conçue par deux commissaires, Gilles Alvarez et José-Manuel Gonçalvès, cette sixième édition ouvre ses portes le 11 octobre au Cent quatre, et interroge le rapport des artistes au numérique sous le titre « Les illusions retrouvées ».

Les œuvres présentées repoussent, grâce à la réalité augmentée, les limites de ce que l'on perçoit historiquement comme une œuvre : les personnages d'un tableau peuvent chanter, les sujets se métamorphosent, le temps oscille entre passé et présent. L'exposition est organisée en thèmes – Renaissances, Un Monde nouveau, le Cantique des quantiques, l'Île d'Utopie et Data Sky – proposant la découverte du travail d'une quarantaine d'artistes. C'est une expérience très nouvelle d'hybridation qu'ils donnent à voir, à entendre, à vivre et ce, pendant les trois mois que dure la biennale, entre le vivant, la technologie et l'imaginaire. ● DOMINIQUE BOUTEL

Jusqu'au 11 janvier, au Cent quatre, 5 rue Curial (M° Riquet, Stalingrad et Marx Dormoy), ouvert du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h ainsi que les mardis des vacances scolaires.

THÉÂTRE

L'INSUPPORTABLE SERVITUDE DU SEXE

Dans La Chair est triste, hélas, Ovidie raconte en un puissant monologue son rejet de l'hétérosexualité. Elle met en scène Anna Mouglalis qui interprète avec intensité un texte incisif et réaliste mais non dénué d'humour.

Un jour, Ovidie a cessé de coucher avec des hommes. Elle n'a « plus pu ». Parce que tous les soins qu'elle s'inflige pour leur plaire résonnent en elle comme une « servitude volontaire ». Parce qu'elle estime n'avoir rien reçu en retour de ses efforts pour séduire ou donner du plaisir. Parce que les hommes au lit ne lui apportent rien, qu'ils la baisent mal, qu'ils ne veulent que la dominer. Parce qu'elle ne supporte plus les injonctions qui pèsent sur les femmes lorsqu'il est question de désir ou de sexualité. « *Je ne déteste pas les hommes, mais je les hais au lit* », écrit Ovidie.

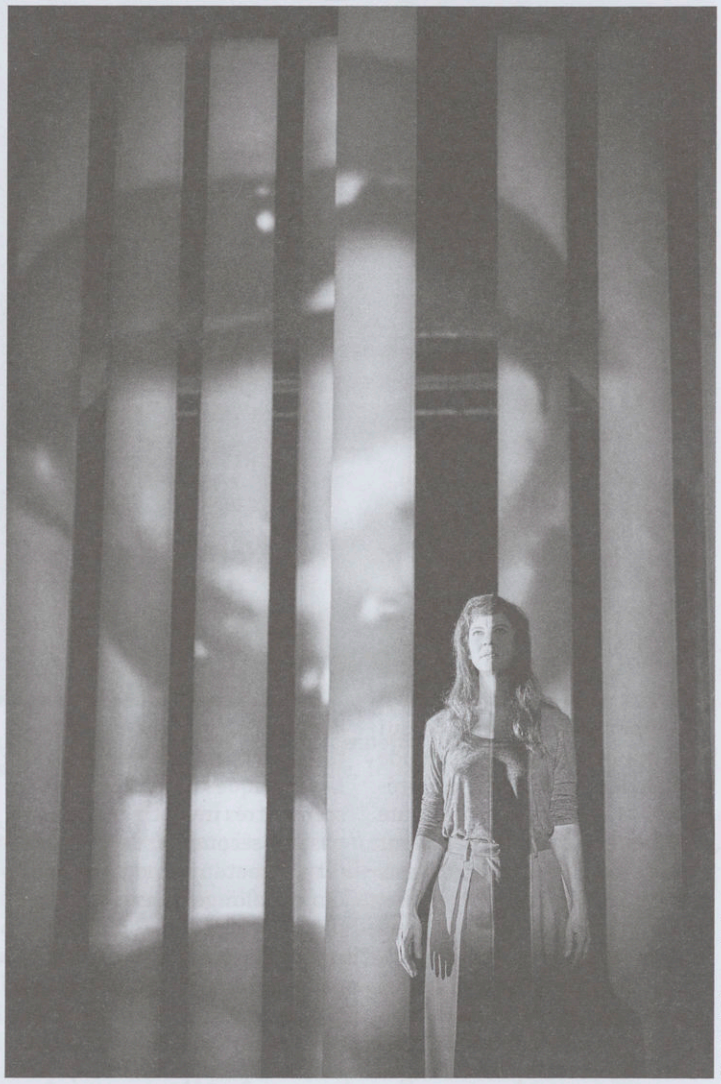
Vibrant pamphlet

De ce choix, la féministe a conçu un texte puissant, publié en 2023 et interprété actuellement au théâtre de l'Atelier par Anna Mouglalis. Ovidie, du pseudo dont elle s'est baptisée lorsqu'elle s'est lancée dans la pornographie féministe au début des années 2000, est désormais une réalisatrice de documentaires, docteur en lettres et études filmiques, spécialisée dans les questions de corps, de féminisme(s) et de sexualités. Elle leur a dédié en effet une série et plusieurs documentaires, depuis qu'elle a quitté le milieu du X.

S'il reprend les vers de Mallarmé, le texte qu'elle adapte ici sur scène est personnel. Toutefois, chaque femme pourra se retrouver dans un moment ou un autre de ce vibrant pamphlet. Il est souvent brusque, déroutant, incisif voire attristant. Il ne manque pourtant pas non plus de faire rire et réfléchir. Même si les hommes du public n'en ressortent pas indemnes.

Anna Mouglalis occupe avec intensité la profonde scène du théâtre de l'Atelier, se glissant de part et d'autre de l'espace qui lui est offert pour faire vivre la prose d'Ovidie. Sa voix rauque unique tient le spectateur en haleine. Et lorsqu'elle se tait, des intermèdes vidéo sont projetés sur les lames de toile qui habillent la scène : concours de beauté de petites filles, images de chirurgie esthétique, scènes d'amour cinématographiques, exercices de formation des gynécologues sur des mannequins… Le tout sur une bande son spécifiquement conçue par Geoffroy Delacroix. Un cri du corps et du cœur qui mérite vraiment d'être entendu. ● SANDRA MIGNOT

La Chair est triste, hélas, au théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin (M° Anvers), jusqu'au 25 octobre, du mardi au samedi à 21 h, le dimanche 5 octobre à 17 h, www.theatre-atelier.com

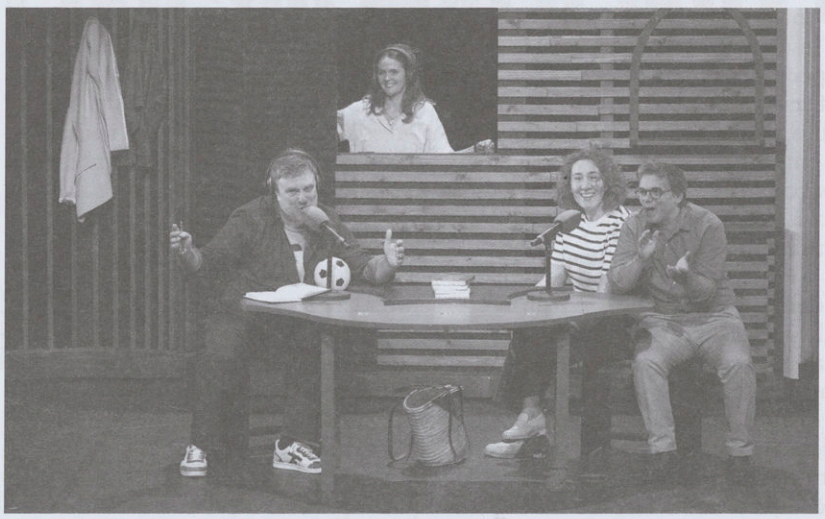


Christophe Raynaud de Lage

THÉÂTRE

QUAND LE HASARD FAIT BIEN LES CHOSES

Un pari stupide, un heureux infarctus ou une fan en retard sont quelques-uns des ingrédients du spectacle actuellement à l'affiche aux Béliers parisiens.



OBRAJON

A la radio, Juan raconte son histoire. Une histoire rocambolesque qui mène cet auteur de l'Espagne, où il s'est installé, à l'Argentine, sa terre natale, à la rencontre de ses lecteurs, et où sa vie, déjà bouleversée par une séparation, va prendre un nouveau tournant. Le hasard rebondit sur l'aléatoire, les rencontres mènent à de belles aventures, et invite sur son chemin Agustín et Clara, un couple en difficulté qui se découvre finalement un fantastique projet d'avenir.

Créé cette année à Avignon, ce spectacle d'Elodie Menant est inspiré d'une histoire vraie. « *Gaston Ré* (co-auteur du texte, ndlr) *a eu vent de cette histoire inspirante et incroyable, qui a été médiatisée en Argentine,* écrit Elodie Menant. *Il m'en a parlé, et on a décidé de nous lancer dans l'écriture avec l'élan intérieur de communiquer un souffle d'espoir dans les moments difficiles, de la joie, de l'humour et de la magie.* »

Ce récit haletant et bien mené, aussi souvent tendre que drôle, aborde un vaste panorama de thématiques : la vie de couple, les affres de la création, le chômage, mais aussi la maladie chronique et aiguë, la parentalité, l'amour… Il est servi par l'excellent jeu des quatre acteurs : Pierre Benezit (vu récemment dans l'excellent *Les gros patinent bien*), Lauriane Escaffre, Marc Pistolesi et Floriane Vincent. Un spectacle à découvrir pour une agréable soirée. ● S.M.

Le gros qui fume comme une cheminée en hiver, au Théâtre des Béliers parisiens, 14bis rue Sainte Isaure (M° Jules Joffrin) du mardi au samedi à 21 h et le dimanche à 15 h.

LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

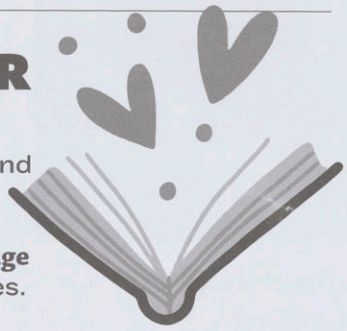
MAIGRET À PIGALLE DE MARIO LANDI (1966)



Gino Cervi, connu en France grâce au personnage de Peppone, le meilleur ennemi communiste de Don Camillo n'arbore plus le foulard rouge mais le chapeau mou et la pipe du commissaire Maigret. À partir de 1964, Mario Landi adapte les romans de Georges Simenon pour la télévision italienne. Cette transposition de Maigret au Picratt's sera la seule pour grand écran.
Le générique nous plonge d'emblée dans le Pigalle nocturne. Cafés et cabarets brillent de tous leurs feux. Arlette, strip-teaseuse au Picratt's, un club tenu par un couple mal assorti, se rend au commissariat. Elle déclare avoir surpris une conversation entre deux hommes préparant un mauvais coup : cambrioler le domicile d'une aristocrate. Le lendemain Arlette est retrouvée étranglée. La comtesse aussi. Maigret retarde ses vacances. Il compense en s'offrant quelques huîtres chez « Charlot, roi des coquillages ». Sa table, au premier étage, offre une vue plongeante sur la circulation de la place Clichy. L'enquête cible deux suspects : l'amant d'Arlette, Oscar, chauffeur de la comtesse et Philippe, un héroïnomane. L'inspecteur Lognon est chargé de pister ce dernier. De Pigalle à l'avenue Frochot puis à la gare du Nord. Là il est arrêté avec de la drogue. L'interrogatoire ne donnant rien, on le relâche pour mieux le surveiller. Il prend le métro à Barbès vers La Chapelle. On le retrouve à l'entrée de la station Lamarck-Caulaincourt puis au bord de la Seine. C'est alors que Lognon reçoit un coup sur la tête. Mais c'est dans le cerveau de son patron qu'une lumière s'allume. Les joyaux sont toujours chez la comtesse. Il suffira d'y cueillir les voleurs !
Ce Maigret transalpin avale des œufs durs au comptoir comme un vrai Parigot. La mise en scène mollassonne ne sert cependant pas les interprètes. C'est la dernière fois que le personnage apparaît dans les salles. Il deviendra une figure familière du petit écran. Jusqu'au film de Patrice Leconte en 2022. ●

Monique Loubeski

LE COUP DE CŒUR DU LIBRAIRE



À l'écart des projecteurs du grand circuit médiatique, nos libraires ont des pépites à proposer aux lecteurs. **Mathilde** du **Rideau rouge** a été emballée par cinq ouvrages.

Paru en 1974 mais tout juste traduit de l'italien, ***Vie imaginaire*** de Natalia Ginzburg (éditions Ypsilon) est la première recommandation de Mathilde qui souhaite mettre à l'honneur *« cette grande écrivaine et observatrice italienne qui décrit le monde qui l'entoure et qui nous entoure de manière si juste, sincère et poétique »*. Dans un autre registre, ***Vine Street*** de Dominic Nolan (éditions Rivages) nous plonge au sein d'une traque folle dans un Londres disparu : *« Du grand polar ! »*
Mathilde attire notre attention sur l'écrivaine américano-antiguaise, Jamaica Kincaid, et sa nouvelle autobiographique **Lucy** (éditions Cambourakis), sortie en 1970 et de nouveau traduite. L'occasion de (re)découvrir une autrice qui *« sonde sans se poser de questions tout son cœur et ses turpitudes, et nous confronte à notre propre existence. »* Un livre *« fin, cru, lucide et vif»*.
Puis la libraire nous oriente vers une autre « pépite » : ***Trois fois la colère*** de Laurine Roux (éditions du Sonneur). Un ouvrage *« rude et beau dont l'histoire de vengeance va vous happer et où s'entrelacent plantes et animaux »*. Enfin, retour sur l'incroyable vie de l'actrice autrichienne Hedy Lamarr avec ***L'invention d'Eva*** (éditions Liana Levi). Écrit par le poète et libraire italien Alessandro Barbaglia, *« ce roman réussit le tour de force de pointer avec brio l'étouffement des femmes trop libres »*. ●

MAXIME RENAUDET

Librairie Le Rideau rouge, 42 rue de Torcy (M° Marx Dormoy).

EXPO

PORTES OUVERTES DANS L'ESPRIT D'UNE ŒUVRE

L'artiste franco-marocaine Sara Ouhaddou présente la face cachée de son atelier de création. En soumettant à l'œil du public la partie immergée de la production de ses œuvres, elle nous invite à une plongée au cœur des traditions qui l'inspirent.

Depuis le début de sa pratique plastique, Sara Ouhaddou questionne les techniques ancestrales actualisées, comme une anthropologue d'artisanats ou une ethnologue des techniques. Motifs, matières, objets et lieux l'interpellent : la créatrice explore et relie, traçant des liens inapparents de prime abord, nourris d'échanges avec sa famille ou des artisans.

Par l'usage tenu à jour de ses cartes mentales (les cosmogrammes, ou littéralement « dessins de mondes »), l'artiste questionne ses capacités à faire langage dans sa recherche artistique. Tandis que les relations avec ses collaborateurs s'étoffent, l'inventivité de ses productions aussi. Motivée par les explorations, manuelle ou historique, conjointes, Sara Ouhaddou enquête sur la collaboration et constate sans cesse *« qu'aucune création n'est envisageable sans échange »*. En s'imprégnant des traditions pour nourrir sa propre pratique, une symbiose entre individus et pratiques s'installe. Ce maillage révèle des questionnements sur l'identité, la tradition, le sens et les sources de savoirs-faires anciens, l'appartenance et l'appropriation.

Une représentation habitée et vivante

En conviant avec force chatoyances et textures, Sara Ouhaddou habite l'espace de l'ICI : photos, propos (en bandes sonores, textes, panneaux LED, questions manuscrites) et objets jalonnent les étapes constitutives de son travail. Les données accumulées, agencées, triées, traitent de multiples aspects. Synthétique mais non-conclusive, l'œuvre de l'artiste disposée sur les deux niveaux du bâtiment de la rue Léon fonctionne elle-même en cosmogramme puisqu'elle tisse une représentation habitée et vivante de ses créations.



© Ministère de la culture d'Arabie saoudite

L'artiste engage et crée une nouvelle sémantique, cryptique, intuitive, esthétique. Au cours de l'exposition, le regard évolue, comme aspiré par les cosmogrammes. Ceux-là, non-univoques, emmènent nos pas selon des circuits qu'on ne connaît pas à l'avance, au gré des éléments rassemblés, aux échos colorés, délicats et joyeux. ●

NOËMIE COURCOUX-PÉGORIER

Cosmogrammes, du 20 septembre au 15 février à l'Institut des cultures d'islam, 19 rue Léon (M° Château rouge). Ouvert du mercredi au dimanche de 12 h à 19 h. Entrée libre.

Une minisérie sur la Butte

Fiction historique écrite par Brigitte Bémol et Julien Simonet, *Montmartre* a été lancée par TF1 le 29 septembre. Cette minisérie de huit épisodes (52 mn chacun) – tournée seulement deux jours sur la Butte – nous plonge dans le Paris de la Belle Époque, à la rencontre de Céleste, danseuse de cabaret, qui recherche ses frère et soeur Arsène et Rose, tous séparés durant l'enfance après l'assassinat de leur père. ● M.R.

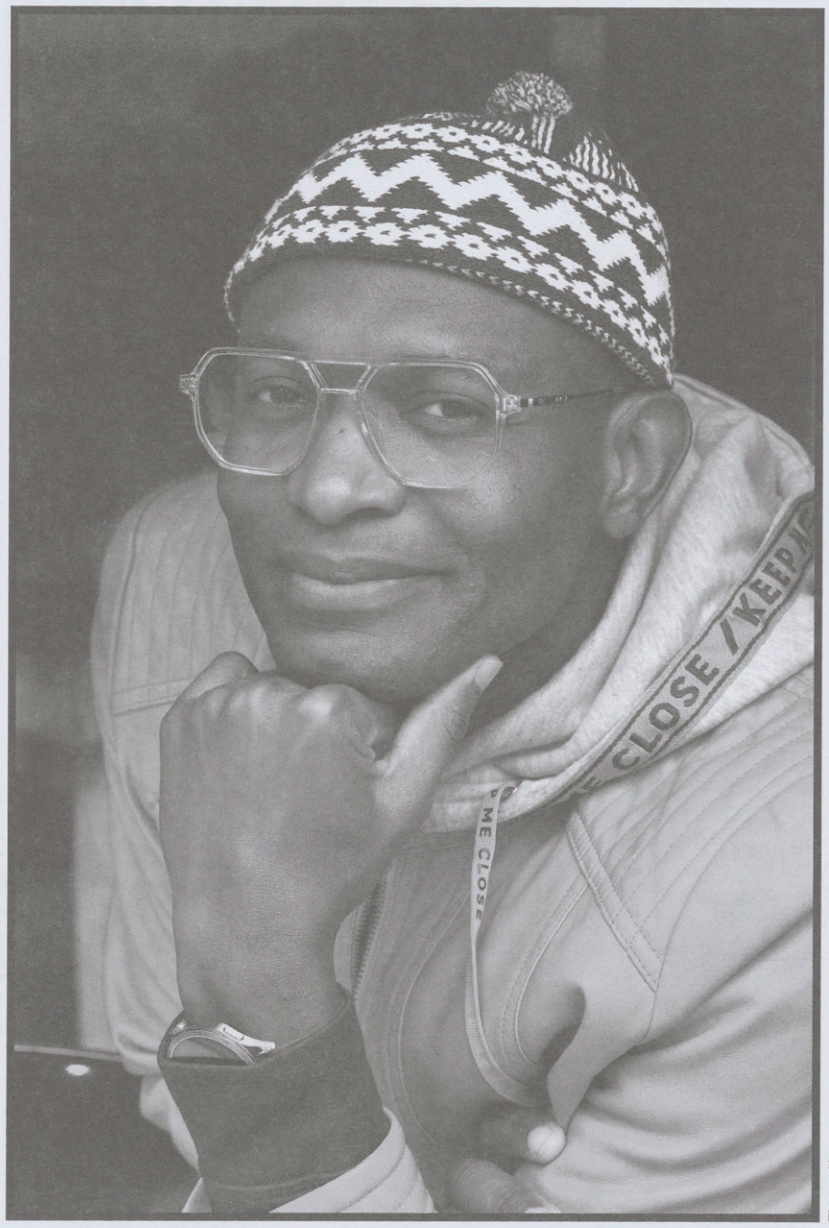
Montmartre, deux épisodes tous les lundis soirs jusqu'au 20 octobre. À voir en replay sur www.tf1.fr

SERGE TSAKAP, DANSER LE MONDE

Personnage affable, rieur et sociable, ce danseur et chorégraphe tisse des liens entre le 18e arrondissement et son pays d'origine, le Cameroun.

Attraper Serge pour un entretien tient de l'exploit ! D'abord, parce qu'il danse avec la compagnie Montalvo-Hervieu et tourne avec elle sans cesse dans le monde entier. Mais aussi parce que le rendez-vous se tient au café La Terrasse, rue Marcadet, son QG où, à peine la porte franchie, il faut attendre que chacune des personnes présentes, du patron aux consommateurs, soit venue lui tenir la jambe pour espérer lui parler. « *C'est normal, à 17 h 30, c'est l'heure de pointe* » s'excuse-t-il dans un grand éclat de rire.

Installé dans le 18e depuis vingt ans, Serge a commencé à fréquenter ce bar après le Covid. « *Je regardais par la fenêtre et j'ai vu ce café avec plein de monde dehors. Je cherchais tellement à gratter l'amitié que je suis venu,* raconte-t-il sans se faire prier. *Il y avait Houssine, un monsieur à qui j'ai demandé si je pouvais manger. Il m'a répondu qu'il avait ce qu'il me fallait : un sandwich merguez. Je déteste la merguez, mais j'ai dit d'accord tellement je cherchais à ce qu'il se passe quelque chose dans ma vie.* » Après avoir disparu derrière son comptoir, Houssine revient et lui tend deux euros pour qu'il aille acheter du pain. « *J'ai d'abord pensé que c'était une caméra cachée, mais pas du tout,* rejoue Serge avec ses talents de conteur. *Je suis allé chercher du pain, j'ai mangé le sandwich et au moment où j'allais partir, il m'a proposé de l'aider à ranger les tables. C'est comme ça que ce café s'est transformé en une seconde famille.* »



Thierry Nectoux

« J'ai créé ma propre forme de danse, un langage qui peut être à la fois très viril et très féminin »

Les ballets plutôt que l'armée

Serge Dupont Tsakap est en effet le fils prodigue de cette nouvelle famille : quand il ne va pas chercher une voisine – « *tellement seule* » – pour se balader avec elle, une autre, Isabelle, trouve en lui une oreille attentive à ses souvenirs de l'époque où elle était journaliste et photographe. Rencontrée à La Terrasse il y a quelques années, elle ne tarit pas d'éloges sur Serge : « *C'est devenu un copain. Je suis allée voir son spectacle de rue il y a deux ans, c'est vraiment un personnage du quartier.* » Un quartier qu'il chérit, et dont l'histoire de ses habitants le passionne. La preuve, en ce moment, il revit la Seconde Guerre mondiale à travers les souvenirs de son voisin de 90 ans. « *Il me convoque tout le temps en m'assurant que je vais rire,* raconte-t-il. *Mais j'attends toujours car pour l'instant, il ne me raconte que des histoires horribles !* ».

Dès son installation dans le 18e, Serge a aussi noué des contacts avec toute sorte d'associations, de voisins, pour partager son savoir-faire, mais surtout pour créer du lien à travers la danse. Il n'est pourtant pas un enfant du quartier et son parcours tient un peu du conte de fées. Né dans un village pauvre du Cameroun, il commence la danse dès l'âge de 4 ans. « *Déjà, tout n'était pour moi que mouvement,* raconte-t-il. *Quand j'ai pu tenir tête et décider par moi-même, même si c'était assez difficile, j'ai décidé de m'y consacrer pleinement* ». Au lieu d'aller à l'école, il va donc répéter, et les choses vont s'enchaîner assez vite même si son père veut qu'il aille à l'armée : « *Deux femmes, avec qui j'échange d'ailleurs toujours, m'ont permis de m'extraire de mon endroit d'origine où le poids et le regard des autres étaient lourds. Elles m'ont accueilli dans un centre d'esthétique qu'elles avaient créé* ».

La danse comme langage

Pratiquant un aérobic très rythmique et très chorégraphié qui a du succès, le jeune Serge passe à la télévision, commence à être connu et est recruté dans la compagnie de danse afro-contemporaine Nyanga Dance qui part en tournée en Europe. « *J'avais grugé sur mon âge !* », se remémore-t-il en riant.

En France, à l'occasion d'un échange, il décide de rester à Paris et rejoint les troupes africaines de danse contemporaine de la capitale, dont celle de Georges Momboye et Muriel Adolphe. Puis un jour, il passe une audition avec Montalvo-Hervieu et ça marche. Maintenant, Serge est quasiment le vieux dinosaure de cette célèbre compagnie de danse contemporaine.

Sollicité pour le métissage de sa culture, il apporte une vision personnelle à la danse d'aujourd'hui. « *Au Cameroun, dès que je suis sorti du folklore et que je suis entré dans la création, dans une autre forme d'expression qui n'a pas sa grille de lecture imposée, j'ai créé ma propre forme de danse, un langage qui peut être à la fois très viril et très féminin* », résume-t-il. D'ailleurs, l'une de ses trouvailles, son image de marque, est une magnifique robe jaune avec laquelle il danse parfois. Quand il n'est pas en tournée, Serge crée, avec entre autres son association culturelle Tiewe art, des spectacles en solo, anime des stages ou des ateliers de danse africaine, traditionnelle ou contemporaine, en se préoccupant tout particulièrement de la jeunesse qu'il parvient souvent à mobiliser.

Du 18e à Batoufam

Serge est le roi de la communication, mais pas seulement au café : il poste régulièrement des vidéos sur son travail, sa vie, et ces fameux cours, qui confirment la bonne humeur de ces « *lundis endiablés* » dans le 18e, où vient danser qui veut, au rythme des tambours. « *Si j'avais 20 ans de moins, j'adorerais y aller* », regrette sa voisine Isabelle. Elle n'est pas la seule, Violaine, elle aussi, apprécie l'homme et l'artiste : « *Il a une joie communicative qui sort de lui, et quand on voit Serge, on est forcément joyeuse. Quand je vais assister à ses cours du lundi, même qu'une fois tous les trois mois, j'arrive à suivre du début jusqu'à la fin grâce à son élan, son envie de transmettre* ».

Attaché au Cameroun, notre danseur retourne régulièrement dans le village de Batoufam, où il a créé un lieu de résidence artistique, qu'il a nommé du nom de sa mère, et où il organise des stages. « *Si vous avez de la chance, vous y croiserez peut-être le Roi* », dit-il cette fois-ci sans plaisanter. Un film documentaire de Marianne Visier, *Un lundi endiablé*, retrace le parcours de cet homme qui fait le pont entre le Cameroun et le 18e arrondissement de Paris, assumant en riant son identité polymorphe. ●

DOMINIQUE BOUTEL